LA GOUVERNANTE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS;

DE LA CHAUSSÉE.

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François, en 1747.

NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,

Chez DELALAIN, rue & à côté de la Comédie Françaife.

M. DCC. LXXXIX.

PERSONNAGES.

LE PRÉSIDENT DE SAINVILLE.

SAINVILLE, Fils du Président.

UNE BARONNE, Parente du Président.

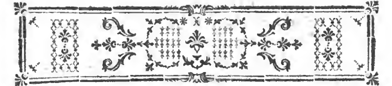
ANGÉLIQUE.

UNE GOUVERNANTE.

JULIETTE,

UN LAQUAIS.

La Scene est dans une maison commune au Président & à la Baronne.



LA GOUVERNANTE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, JULIETTE.

JULIETTE, *suit Angelique qui reve.*

Angélique, eſt-ce vous ? faites-vous violence ?
Je voudrois bien ſavoir à quoi ſert le ſilence :
Il ne guérit de rien, au contraire, il aigrit
Les maux & les tourmens du cœur & de l'eſprit.
Se taire eſt n'être plus qu'une ombre qui s'ennuie ;
Le babil eſt le charme & l'ame de la vie...
Vous ne répondez rien ! Quel eſt donc votre but
Et votre idée ?

ANGELIQUE.

Hélas !

JULIETTE.

Un ſoupir ? Beau début !
Après : continuez.

ANGELIQUE.

Je n'ai plus rien à dire.

JULIETTE.

On n'a que trop de quoi parler quand on ſoupire.
Où ſont donc ces tranſports, cette vivacité ?
Nos entretiens faiſoient votre félicité ;
Vous ne pouviez finir : lorſque je me rappelle...

ANGELIQUE.

Je ne te parlois pas alors d'un infidelle.

JULIETTE.

Doit-on, lorſque l'on perd le cœur d'un inconſtant,
Perdre auſſi la parole ? Allons, il faut d'autant
Soulager ſon eſprit : rien n'eſt plus ſalutaire.

ANGELIQUE.

Où parle la raiſon, le dépit doit ſe taire.

JULIETTE

Et la raiſon vous parle, à vous, Angélique !

ANGELIQUE.

Oui.

JULIETTE.

Ah ! le bel entretien ! ma foi, gare l'ennui.
Mais il eſt tout venu.

ANGELIQUE.

Non, ce guide propice
A porté la lumiere au fond du précipice
Où j'avois eſſuyé le plus grand des malheurs.

JULIETTE.

Bon, bon ! l'amour bientôt le comblera de fleurs.

ANGELIQUE.

Non, je n'ai plus en lui la moindre confiance.
Où m'alloit entraîner mon peu d'expérience !
Eh ! comment pouvons-nous ne nous pas égarer ?
Comment fuir les dangers qu'on nous laiſſe ignorer ?
A qui notre jeuneſſe eſt-elle confiée ?
Hélas pour l'ordinaire elle eſt ſacrifiée.
Quel eſt le ſort du ſexe ! Ah ! Juliette, il s'enſuit
Qu'on croit qu'il ne vaut pas la peine d'être inſtruit.

JULIETTE

Ah diantre ! vous voilà tout-à-fait ſurprenante.
Ce beau chef-d'œuvre vient de notre Gouvernante ;
Depuis ſix ou ſept mois qu'elle a trouvé moyen
De s'impatroniſer, je n'y connois plus rien.
La Baronne elle-même en a fait ſon amie,
Et ne fait que vanter ſa rare prud'hommie ;
Nous étions vous & moi bien mieux auparavant.

ANGELIQUE.

Je voudrois l'avoir eue en ſortant du couvent.
Oui, Juliette, ce ſont quatre ans que je regrette.

JULIETTE.

Oui, votre tante a fait une fort belle emplette...
Cette femme n'entend qu'à donner des vapeurs.
Mais parlons de Sainville : eſpérez que vos cœurs
Seront bientôt remis en bonne intelligence.
Je ſais que de ſa part un peu de négligence...

ANGELIQUE.

Tu nommes négligence un total abandon ?
L'excuſe n'a plus lieu, non plus que le pardon.

JULIETTE.

Si Sainville a quitté ſa retraite profonde,
Pour aller ſe fourrer dans le tracas du monde,
C'eſt malgré lui. Pour moi, j'ai tout lieu de douter
Qu'il puiſſe encor long-tems s'y plaire & le goûter.
Il n'a fait qu'obéir, & par force, à ſon pere ;
Son eſprit, ſon humeur, ſon goût, ſon caractere,
Feront qu'il y ſera tout-à-fait étranger ;
Il eſt trop Philoſophe.

ANGELIQUE.

Ils l'auront fait changer.

JULIETTE.

Non, il est trop bien né ; c'est sur quoi je me fonde :
Quel triomphe pour vous, quand dégoûté du monde...

ANGELIQUE.

Qu'il y reste, & s'y fasse un destin éclatant :
Quant à moi, je médite un projet important.

JULIETTE.

Vous voulez tout-à-fait renoncer à Sainville ?

ANGELIQUE.

Je voudrois être encor dans mon premier asyle.

JULIETTE.

Eh ! pourquoi faire ? Au lieu de bénir chaque jour
La main qui vous a fait sortir de ce séjour,
Où les infortunés de qui vous êtes née
Dès vos plus jeunes ans vous ont abandonnée,
Vous songez à rentrer dans le sein de l'ennui ?

ANGELIQUE.

Le monde n'a plus de quoi me plaire.

JULIETTE. Aujourd'hui :

Mais demain il pourra vous plaire davantage ;
Le dépit prend toujours le parti le moins sage :
Demeurez ; les absens sont bientôt oubliés.
La Baronne vous fait mille & mille amitiés,
Elle a pour vous les yeux de la plus tendre mere,
C'est une tante enfin comme il ne s'en voit guere :
Mais si vous ne restez sous ses yeux, j'ai bien peur
Qu'une autre ne parvienne à vous ôter son cœur,
Et qu'avec un époux elle ne s'en console.
La veuve la plus sage est toujours assez folle
Pour se remarier ; cela se voit souvent :
Il ne sera plus tems de sortir du Couvent ;
Il y faudra gémir, enrager comme une autre,
Et pleurer à la fois sa folie & la vôtre.
Je vous en avertis, craignez cet incident :
Mais la voici qui vient avec le Président.
Sortons. *(Elle entraîne Angélique.)*

SCENE II.

LE PRESIDENT, LA BARONNE.

LE PRESIDENT.

Vous n'avez fait aucune découverte ?
Ah, Ciel ! n'aurois-je plus qu'à gémir de leur perte ?
Faudra-t-il que j'emporte avec moi la douleur
De n'avoir jamais pu réparer un malheur,
Dont en quelque façon je suis presque coupable ?

LA BARONNE.

Mais vous ne l'êtes point. Est-ce qu'on est comptable
Des jugemens qu'on croit rendre avec équité ?
Quoi ! ne peut-on jamais cacher la vérité ?

Tant de gens sont payés pour conspirer contr'elle,
Pour lui tendre toujours une embuche cruelle!
Quel Juge est à l'abri d'un semblable malheur?

LE PRESIDENT.
Et voilà justement ce qui fit mon erreur,
Et l'arrêt dont je fus l'organe trop funeste.
Mais se peut-il enfin, nul espoir ne vous reste?
Et qu'en dix ou douze ans à peine révolus,
Des gens d'un si grand nom ne se retrouvent plus?

LA BARONNE.
Eh! croyez-moi, Monsieur, quand on est misérable,
C'est un fardeau de plus qu'un nom considérable:
Ils en ont pu changer. Peut-être que la mort,
Au sein de l'indigence aura fini leur sort.

LE PRESIDENT.
Mais le défunt avoit une femme, une fille:
Il doit être resté quelqu'un de leur famille.

LA BARONNE.
J'ai bien quelques soupçons; mais ils sont si légers;
Ils sont si dépourvus...

LE PRESIDENT.
Qu'importe, ils me sont chers;
Ne les négligez pas, redoublez votre zele;
Vous n'aurez jamais eu d'occasion plus belle
D'obliger un parent, que vous-même avez mis
Depuis long-tems au rang de vos plus vrais amis.

LA BARONNE.
Croyez que c'est à quoi mon zele s'intéresse.

LE PRESIDENT.
Je vois d'un pas rapide arriver la vieillesse;
J'aurai bientôt fini le cours qui m'est prescrit.
Que je serois content & de cœur & d'esprit,
Si je pouvois, avant le terme qui s'approche,
N'être plus accablé d'un si cruel reproche!
Ce seroit mon plus cher & mon plus grand bonheur:
En tout cas, j'ai mon fils; il est homme d'honneur,
Et capable, entre nous, j'ai tout lieu de le croire,
De faire une action, qui le couvrant de gloire,
Eternise après moi le sang dont il est né,
Et me donne en mourant un repos fortuné.
Oui, j'en jouis d'avance, & mon ame est tranquille.
Il pourroit cependant arriver que Sainville,
Répandu, dissipé comme il l'est à présent,
Eût altéré ses mœurs.

LA BARONNE.
L'exemple est séduisant;
Mais...

LE PRESIDENT.
D'un autre côté, c'est sur quoi je me fonde,
Sainville a grand besoin de l'école du monde.

Philosophe un peu jeune, & même trop ardent,
Il s'abandonne trop à son zele imprudent :
Ami de la franchise, il croit que la souplesse
Est indigne d'un homme ; & taxe de bassesse
Ces égards mutuels, dont la nécessité
A forgé les liens de la société.
Que sert une sagesse âpre & contrariante ?
Heureuse la vertu douce, aimable & liante,
Dont les ris & les jeux accompagnent les pas !
La raison même a tort quand elle ne plaît pas.

LA BARONNE.

La sienne se ressent des défauts de son âge ;
Le tems adoucira ce qu'elle a de sauvage.
Espérez.

LE PRESIDENT.

Que je crains qu'il n'ait été trop loin !
Tel est des jeunes gens le malheureux besoin,
Qu'il faut pour les polir risquer de les corrompre.
Avec lui-même enfin je l'ai forcé de rompre,
D'aller, de se répandre, & de se faire voir :
Mais son obéissance a passé mon espoir ;
Vous ne le voyez plus ; moi-même il me néglige.

LA BARONNE.

Croyez que l'amour seul aura fait ce prodige.

LE PRESIDENT.

Ah ! pourvu qu'il ne soit devenu qu'amoureux,
L'amour ne gâte point un caractere heureux.
Je lui laisse le choix entre d'aimables filles
Qu'il pourra rencontrer dans de riches familles
Où je l'ai présenté : mais je l'attends ici,
Et par lui-même enfin je vais être éclairci.
Vous, Madame, de grace, achevez votre ouvrage ;
Et sur-tout point d'éclat ; le moindre est un outrage :
Vous avez des soupçons, ne les négligez pas.

LA BARONNE.

J'approfondirai tout, & j'y vais de ce pas.

SCENE III.

LE PRESIDENT, SAINVILLE.

LE PRESIDENT, *en voyant son fils, à part.*

IL me semble qu'il a plus de grace & d'aisance.
(*haut.*) Je n'abuserai pas de votre complaisance,
Le tems vous est trop cher pour en perdre avec moi.

SAINVILLE.

Puis-je en faire un plus doux & plus heureux emploi ?

LE PRESIDENT.

Vous devenez flatteur.

SAINVILLE.

Je dis ce que je pense.

LE PRESIDENT.

Ce font des complimens, & je vous en difpenfe.
Hé bien, vous voilà donc au milieu du torrent ?
Votre genre de vie eft un peu différent :
Que dites-vous du monde ? Allons, daignez m'inftruire.

SAINVILLE.

Mais, mon pere, j'en dis tout ce qu'on peut en dire.
Il n'eft qu'une façon de le bien définir.

LE PRESIDENT.

Je ne crois pas qu'il foit aifé d'en convenir.

SAINVILLE.

Avec fincérité s'il faut que je réponde,
J'ai vu que l'impudence eft la reine du monde,
Et qu'il faut quand on veut y faire fon chemin,
Aller à la fortune avec un front d'airain ;
Que l'art d'en impofer eft le feul art utile;
Qu'une louange aride, une eftime ftérile,
Eft tout ce qu'on accorde à peine aux gens de bien.

LE PRESIDENT.

En exagérant tout, on ne définit rien.
Brifons-là ; mais d'ailleurs, dites-moi, je vous prie,
Vous avez fréquenté la bonne compagnie ?

SAINVILLE.

La bonne compagnie ! Eh, croyez-vous auffi
A cette rareté que l'on appelle ainfi ?
J'ai tout vu, j'ai par-tout cherché cette merveille,
Dont le nom raifonnoit fans ceffe à mon oreille ;
Mais ce n'eft qu'un grand mot nouvellement admis,
Qui n'a rien de réel, que l'ufage a tranfmis
Par l'organe des fots dans la langue ordinaire,
Qui fert à défigner un être imaginaire,
Ouvrage de l'orgueil & de la vanité :
Tout cercle, tel qu'il foit, toute fociété
Croit en être, de droit, la véritable fphere.
Du bien, de la naiffance, & telle autre chimere ;
De la fatuité, des airs & du jargon ;
Voilà tout ce qu'il faut pour ufurper ce nom ;
Quant à moi, j'en appelle, elle eft mal définie ;
Ce font les mœurs qui font la bonne compagnie.

LE PRESIDENT.

Il en eft cependant à qui ce titre eft dû ;
Mais, avec ces défauts, le monde vous a plu,
Et j'en vois la raifon ; parlons avec franchife,
L'amour... Eh ! comment donc, ce mot vous fcandalife ?
A votre âge ? Parbleu, c'eft une nouveauté.

SAINVILLE.

Qui m'en auroit donné ?

LE PRESIDENT.

L'efprit ou la beauté.

SAINVILLE.

La beauté, j'en conviens, peut, quand elle est réelle,
Inspirer un amour aussi passager qu'elle :
Quant à l'esprit du sexe...

LE PRESIDENT.

Il est sans contredit,
Que l'on ne vit jamais tant de femmes d'esprit.

SAINVILLE.

Qu'une femme aisément passe pour un prodige !
Mais c'est nous qui faisons nous-mêmes le prestige.

LE PRESIDENT.

Comment !

SAINVILLE.

Pour peu qu'elle ait de jeunesse & d'appas,
L'amour & les désirs attirent sur ses pas
Une foule empressée à porter jusqu'aux nues
Mille perfections qu'elle auroit peut-être eues,
Si l'on ne l'accabloit d'un encens trop flatteur ;
Elle peut tout risquer ; plus d'un adulateur
Lui prête avidement & le cœur & l'oreille,
Et d'avance applaudit. Qu'alors cette merveille,
Aux dépens du bon sens, anime ses propos,
Et sur-tout avec art distribue à propos
Une œillade traîtresse, un souris infidelle,
Et voilà tous nos sots enchantés autour d'elle.

LE PRESIDENT.

Vous n'avez pas été de ceux-là ?

SAINVILLE.

Vraiment non.

LE PRESIDENT.

Quand tout le monde a tort, tout le monde a raison.
Pourquoi se distinguer ?

SAINVILLE.

Je n'en suis pas le maître.

LE PRESIDENT.

Lorsqu'on est comme un autre, on est comme on doit être.
Qui donne de l'encens ne donne rien du sien.

SAINVILLE.

Et, mais, pardonnez-moi, mon estime est mon bien.

LE PRESIDENT, *à part.*

Le bel amandement ! (*haut.*) Souffrez que je réponde.

SAINVILLE.

A des faits ?

LE PRESIDENT.

Permettez ; quand j'entrai dans le monde,
Je le vis à-peu-près des mêmes yeux que vous ;
Chacun m'y déplaisoit, & je déplus à tous ;
Ne faisant point de grace, on ne m'en fit aucune.

SAINVILLE.

On s'en passe.

LE PRESIDENT.

L'on prit ma franchiſe importune
Pour un fiel répandu par la malignité ;
D'autres ne la taxoient que de ruſticité ;
Et chacun s'élevoit ſur mes propres ruines :
Où l'on cueilloit des fleurs, je cueillois des épines ;
Ainſi par un ſcrupule un peu trop rigoureux,
J'ôtois à la vertu le droit de rendre heureux.
Alors par une erreur qui n'eſt que trop commune,
J'imputois mes malheurs à l'aveugle fortune ;
J'en faiſois ſon forfait, loin de m'en accuſer.
L'expérience enfin ſut me déſabuſer :
Je rompis mon humeur ; rompez auſſi la vôtre ;
Nos beſoins nous ont fait eſclaves l'un de l'autre.
Il faut porter ce joug qui ſe révolte à tort,
Et devient l'artiſan de ſon malheureux ſort.
Sachez donc vous ſoumettre à cette dépendance ;
L'uſage des vertus a beſoin de prudence.
Dans un juſte milieu la raiſon l'a borné :
D'ailleurs, il faut toujours que leur front ſoit orné
Des graces & des fleurs qui ſont à leur uſage.
Quand la vertu déplaît, c'eſt la faute du ſage.
Sachez la faire aimer, vous ſerez adoré.

SAINVILLE.

Son éclat naturel doit être décoré.
Quoi ! d'un fard étranger, ſecours de l'impoſture ;
L'art oſeroit ſouiller la beauté la plus pure !
Mon pere, croyez-moi, ſon attrait lui ſuffit.

LE PRESIDENT.

Je n'ajoute qu'un mot à tout ce que j'ai dit.
Ma fortune, mon fils, eſt moins conſidérable
Qu'on ne le croit : je ſuis dans un poſte honorable,
Où l'on n'amaſſe point ; ainſi je vous préviens
Que bien loin de trouver après moi de grands biens,
Vous ſerez étonné d'un ſi foible partage :
Il faut vous faire ailleurs un plus grand héritage,
Et vous ne le pourrez qu'en cherchant un parti
Qui ſoit digne, en un mot, de vous être aſſorti
Par ſon nom, par ſon rang & par ſon opulence ;
Mais, pour le mériter, faites-vous violence :
Allez, voyez le monde, & mettez à profit
Ce que mon amitié vous dicte & vous preſcrit.

SCENE IV.

SAINVILLE, *ſeul.*

OUi, moi ? pour mendier les biens les plus frivoles,
J'irois de porte en porte encenſer les idoles,
Et feindre d'adorer l'objet de mes mépris !
La plus haute fortune eſt trop chere à ce prix.

Ah ! mon pere, en effet, quelle erreur est la vôtre !
Mon bonheur dépend-il d'être au-dessus d'un autre ?
De briller dans le monde un peu plus, un peu moins ?
Hé bien, mon existence aura moins de témoins.
Est-ce un si grand malheur de n'éblouir personne ?
De n'avoir que l'éclat que la probité donne ?
Quoiqu'il en soit enfin, je serai dans le cas ;
Et c'est un être heureux qu'on ne connoîtra pas.
Oui, cet objet charmant aura la préférence ;
Adorable Angélique ! ah, quelle différence !
Le Ciel a pris plaisir à la former pour moi.
C'en est fait, pour jamais je rentre sous sa loi...
Depuis que j'ai cessé de cultiver sa flâme,
Puis-je encore espérer de régner dans son ame ?
Elle m'a tant aimé, que je dois me flatter
D'obtenir un pardon que je vais mériter. (*Il va pour sortir.*)

SCENE V.

SAINVILLE, JULIETTE.

JULIETTE.

Monsieur, un mot, de grace : Angélique m'envoie.

SAINVILLE.

Angélique ?

JULIETTE.

Elle-même.

SAINVILLE.

Ah, Ciel ! quelle est ma joie !
Dieux ! Elle me prévient.

JULIETTE.

Sans vous le reprocher
C'est la dixieme fois que je viens vous chercher.

SAINVILLE.

Ah ! je suis trop heureux.

JULIETTE.

Apprenez à quels titres,
Et prenez ce paquet, c'est un recueil d'épîtres.

SAINVILLE.

O gages fortunés du plus fidelle amour !
O bonheur qui m'assure un éternel retour !
Quand je semblois avoir abjuré son empire,
Elle pensoit à moi, s'occupoit à m'écrire ;
Ce sont tous ses billets.

JULIETTE, *voulant sortir.*

Vous verrez à loisir.

SAINVILLE, *en l'arrêtant.*

Je ne me souviens pas de t'avoir fait plaisir.

JULIETTE, *à part.*

Ni moi non plus.

SAINVILLE, *en tirant sa bourse.*

Tu m'as trop bien servi près d'elle,
Pour ne pas aujourd'hui récompenser ton zele.
(*Il lui donne de l'argent.*) (*Il lui donne la bourse.*)
Tiens, Juliette.... Ah! Prends tout.

JULIETTE.

Que de biens à la fois!

SAINVILLE.

Et puis-je trop payer tous ceux que je reçois!

JULIETTE, *voulant sortir.*

Je suis votre servante.

SAINVILLE.

Attends.

JULIETTE.

Monsieur, je n'ose.

SAINVILLE.

Sois témoin des transport que mon bonheur me cause.
Tu lui diras... Grands Dieux! quel retour inhumain!
Je vois, je lis ma perte écrite de sa main.
Mes lettres, mon portrait, il faudra que j'en meure!

JULIETTE, *à part.*

Je ne crois pas qu'il soit besoin que je demeure.

SAINVILLE.

L'espoir n'a donc servi qu'à mieux m'assassiner.
(*A Juliette.*)
Et quoi, tu fuis?

JULIETTE.

Je crains de vous importuner.

SAINVILLE.

Pars donc, car ton silence augmente mon supplice.
Tu ne te tairois pas, si tu n'étois complice.

JULIETTE.

Mais en serez-vous mieux, quand je vous aurai dit
Que jusqu'à la rupture on pousse le dépit,
Qu'à l'amour d'Angélique il ne faut plus prétendre,
Et qu'elle ne veut plus vous voir ni vous entendre?

SAINVILLE.

On ne peut donc jamais former qu'un nœud fatal!
Il n'est donc que trop vrai que tout choix est égal!
A tout âge, en tout lieu, l'amour n'est qu'en idée;
Enfin, c'en est donc fait, ma perte est décidée:
Je n'ai donc plus ce cœur que j'avois enflâmé?

JULIETTE.

Jugez-vous: quand on a le bonheur d'être aimé,
Il faudroit résider auprès d'une maîtresse,
Cultiver par soi-même, & nourrir sa tendresse.
L'amour qu'on nous inspire exige bien du soin;
Des yeux qui l'ont fait naître il a toujours besoin;
La moindre négligence y porte un coup funeste.
Est-ce que notre cœur a des forces de reste?

SAINVILLE.

Et parce que j'ai tort, m'abandonneras-tu?

JULIETTE.

La bonne volonté fait toute ma vertu :
Mais je suis sans crédit, je rougis de le dire.
Certaine Gouvernante a sur elle un empire,
Que pendant votre absence elle a jusqu'à ce jour
Acquis malgré moi-même aux dépens de l'amour.

SAINVILLE.

Mais, malgré cette femme, au moins je puis écrire?

JULIETTE.

Et l'on refusera constamment de vous lire;
Car ce maudit Argus pense à tout, n'omet rien :
Ecrivez cependant. SAINVILLE.
Je m'en garderai bien.
Ah! c'en est trop enfin.. Je ne veux rien entendre;
Puisqu'on me rend mon cœur, il faut bien le reprendre;
Puisqu'on brise ma chaîne, il faut bien en sortir :
Non, je ne prétends pas perdre mon repentir.
Laisse-moi, c'est en vain que la perfide y compte :
J'aime encor mieux mourir de rage que de honte :
J'aurai vécu pour elle, & je vivrai pour moi.
Que je suis soulagé d'avoir repris ma foi!
Que je vais désormais vivre heureux & tranquille!
Tu le veux, j'écrirai, mais ce sera d'un style...
Elle apprendra qu'on peut cesser de l'adorer.

JULIETTE.

Perdez-vous la raison? au lieu de réparer...

SAINVILLE.

Un seul regret me tue, il faut que j'en convienne,
C'est que son inconstance ait prevénu la mienne;
Toi, tu lui remettras ma lettre en tems & lieu;
Tu la lui feras lire... Allons. J'y compte. Adieu. (*Il sort.*)

SCENE VI.

JULIETTE, *seule.*

VOilà comme ils sont tous quand on leur rend le change.
Furieux, hors de sens : c'est une espece étrange :
Mais enfin, quels qu'ils soient, tout bien apprécié,
Il ne faut pas laisser que d'en avoir pitié.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA GOUVERNANTE.

O Tendresse du sang! Doux charme d'une vie
Qui devroit dès long-tems m'avoir été ravie!

Quel état m'as-tu fait préférer à la mort?
Grands Dieux ! lorſque j'y penſe, étoit-ce là mon ſort !
Mais je n'en rougis point, la cauſe en eſt trop chere.
Continuons les ſoins de la plus tendre mere :
Avant que de rentrer dans ce cloître écarté,
Où la main d'un parent a daigné par bonté
Aſſurer mon deſtin, conſommons mon ouvrage.
Ah, Ciel ! permets enfin qu'à travers un nuage,
J'acheve de verſer ſur l'objet de mes pleurs,
Les ſeuls biens qui me ſoient reſtés de mes malheurs :
Et du moins qu'au défaut de tout autre avantage,
L'uſage des vertus lui ſerve d'héritage.
Voyons ce que ſur elle ont produit mes avis,
Et ſi pour mon bonheur elle les a ſuivis.

SCENE II.

ANGELIQUE, LA GOUVERNANTE.

ANGELIQUE.

Ma bonne, embraſſez-moi. Que je ſuis ſatisfaite.

LA GOUVERNANTE.

Quoi donc, ma chere enfant!

ANGELIQUE.

Ma victoire eſt complette.

LA GOUVERNANTE, *à part.*

(haut.)

Que je crains ces tranſports! Qu'eſt-il donc arrivé?

ANGELIQUE.

Que j'ai tout renvoyé, je n'en ai rien ſauvé.
J'ignorois qu'on aimât ſi fort ces bagatelles,
Je n'ai pu m'en priver ſans des peines mortelles ;
Je les regrette encor, mais j'ai fait mon devoir.
Ah ! je ſuis bien vengée, il eſt au déſeſpoir.

LA GOUVERNANTE.

Il en fait ſemblant.

ANGELIQUE.

Non, il n'eſt pas homme à feindre,
Et Juliette ma dit qu'il étoit fort à plaindre.

LA GOUVERNANTE.

Elle a penſé vous perdre, & ſa fauſſe amitié
Voudroit contre vous-même armer votre pitié :
De ces perſonnes-là craignez le caractere ;
On ne ſe perd jamais que par leur miniſtere ;
Et ſi vous m'en croyez, détachez-la de vous :
En un mot, fuyez-la, rompez.

ANGELIQUE.

Mais entre nous,
Me voilà donc réduite à ne voir plus perſonne ;
Car vous m'ordonnerez, du moins je le ſoupçonne,
De ne plus voir Sainville?

LA GOUVERNANTE.

Oui, ne balancez pas.

ANGELIQUE.

Mais s'il m'écrit ?

LA GOUVERNANTE.

Peut-être.

ANGELIQUE.

Ah! sans doute.

LA GOUVERNANTE.

En ce cas,
Sans la décacheter, renvoyez-lui sa lettre...
Voilà précisément ce qu'il faut me promettre.
Hé quoi, vous hésitez ? Vous vous taisez ? Parlez.

ANGELIQUE.

Ah! vous faites de moi tout ce que vous voulez.

LA GOUVERNANTE.

Mais c'est pour votre bien.

ANGELIQUE.

Hélas!

LA GOUVERNANTE.

Daignez m'en croire,
C'est pour vous conserver votre honneur, votre gloire.

ANGELIQUE.

L'honneur est donc toujours l'ennemi de l'amour ?

LA GOUVERNANTE.

Non vraiment; au contraire, il l'approuve à son tour.

ANGELIQUE.

Et pourquoi donc le mien lui semble-t-il un crime ?

LA GOUVERNANTE.

C'est qu'il faut que l'amour ait un but légitime.
Puisque vous me forcez : Eh, peut-on ignorer,
Que pour pouvoir aimer sans se déshonorer,
Il faut qu'un doux espoir mieux fondé que le vôtre,
Assortisse deux cœurs qui soient faits l'un pour l'autre.

ANGELIQUE.

Eh! pour qui donc Sainville & moi sommes-nous faits?

LA GOUVERNANTE.

Que de foiblesse encor ! Que j'en crains les effets !
(*A part.*)
Sans nous trop avancer, ôtons-lui l'espérance
Qu'elle ose concevoir contre toute apparence.
(*Haut.*) Ma fille, (vous m'avez permis un si doux nom,)
Il faut, à vous guérir, forcer votre raison;
Non, ce n'est point à vous que le Ciel le destine:
Peut-il s'associer avec une orpheline
Inconnue, & d'ailleurs réduite à ses attraits,
Qui n'a ni bien, ni rang, qui n'en aura jamais ?
Sur la Baronne en vain vous fondez votre attente.

ANGELIQUE.

Et par quelle raison ? n'est-elle pas ma tante ?

LA GOUVERNANTE.

Hélas !

ANGELIQUE.

Que dites-vous ?

LA GOUVERNANTE.

Otez-vous cet espoir.

ANGELIQUE.

Mais encor, pourquoi donc ?

LA GOUVERNANTE.

Voulez-vous le savoir
Elle ne vous est rien, le rapport est fidelle.

ANGELIQUE.

Depuis plus de quatre ans que je suis avec elle,
Elle fait tout pour moi.

LA GOUVERNANTE.

Vous l'avez mérité,
Mais ce n'en est pas moins l'effet de sa bonté :
Vous étiez dans un cloître une charge importune,
Où l'on étoit enfin las de votre infortune.

ANGELIQUE.

Mais d'où provenoit donc cet abandon total ?

LA GOUVERNANTE.

Vos parens ruinés par un procès fatal,
Furent forcés de faire un si grand sacrifice :
Plaignez-les, ce fut là leur plus cruel supplice.

ANGELIQUE.

Vous vous attendrissez ! Vous les avez connus !
S'il est vrai, dites-moi ce qu'ils sont devenus ?
Ne me cachez plus rien.

LA GOUVERNANTE.

Votre malheureux pere
Saisit l'occasion d'une guerre étrangere ;
Son courage lui fit espérer tout du sort,
Mais il s'exposa trop, il y trouva la mort.

ANGELIQUE.

Ah, grands Dieux ! Et ma mere alors que devint-elle ?

LA GOUVERNANTE.

Votre mere ! Jugez de sa douleur mortelle ;
Peignez-vous son état & son adversité.
Enfin, après avoir long-tems sollicité,
D'une pension foible à peine suffisante
Pour soutenir sa vie infirme & languissante,
On crut payer assez les jours de son époux.
Elle comptoit alors se réunir à vous,
Et vous faire venir pour essuyer ses larmes :
Toute prête à jouir d'un bien si plein de charmes,
Sa santé succomba sous des maux si constans ;
Dans les bras de la mort elle resta long-tems ;
A peine elle en sortoit que ce bienfait modique,
Qui faisoit sa fortune & sa ressource unique,

Fut

Fut discontinué sans espoir de retour.

ANGELIQUE.

Sans doute que depuis un si malheureux jour,
Elle n'a pu survivre à ce coup si funeste?
Vos larmes, vos soupirs m'apprennent tout le reste.

LA GOUVERNANTE.

Ne comptez plus sur elle, & revenons à vous.
Vous étiez au Couvent, où je sens, entre nous,
Jusqu'où pouvoit aller votre disgrace affreuse,
Quand le Ciel qui vouloit que vous fussiez heureuse,
De la Baronne un jour y conduisit les pas :
On lui parla de vous ; votre âge, vos appas,
Des larmes qui pour lors vous prêterent leurs charmes,
Tout força la Baronne à vous rendre les armes ;
Elle vous prodigua ses généreux secours :
Enfin, son amitié s'augmentant tous les jours,
Elle vous prit chez elle, & sa vive tendresse
Daigna vous honorer du titre de sa niece.

ANGELIQUE.

Ah! quelle différence !

LA GOUVERNANTE.

Ainsi ne l'étant pas,
Voyez quel précipice est ouvert sous vos pas.
Pouvez-vous vous livrer à l'espoir inutile
De devenir un jour l'épouse de Sainville?
Non, cessez de compter sur cet heureux lien ;
La Baronne pourra vous faire quelque bien ;
Mais ce n'est pas assez pour que l'on vous préfere
Au plus riche parti que lui cherche son pere ;
Sainville en a besoin pour vivre avec l'éclat
Qu'exigeront bientôt son rang & son état.

ANGELIQUE.

Et le plus tendre amour n'est donc rien dans la vie ?
Au gré de la fortune il faut qu'on se marie !
Pourvu qu'on soit bien riche, on est donc bien content?
Je ne l'aurois pas cru.

LA GOUVERNANTE.

Le plus sûr est pourtant
De ne plus espérer que l'hymen vous unisse ;
N'attendez point, vous dis-je, un si grand sacrifice ;
Je n'imagine pas qu'il y puisse songer.

ANGELIQUE.

Vous découvrez l'abyme où j'allois me plonger.
Que de combats vont être arrosés de mes larmes !
Ce n'est que loin de lui que je trouve des armes.
Je dois vous avouer que mon cœur révolté
Sur mes réflexions l'a toujours emporté ;
Et si je reste ici....

LA GOUVERNANTE.

Venez.

ANGELIQUE.

Où donc, ma bonne?

LA GOUVERNANTE.

Où l'honneur vous attend, aux pieds de la Baronne;
Venez lui confier votre état dangereux;
Elle aime la vertu, son cœur est généreux:
Priez-la de finir une peine si rude,
En vous faisant rentrer dans cette solitude
Où vous étiez. Pressez, redoublez votre effort;
Elle est riche, elle y peut assurer votre sort.
Doutez-vous du succès? La Baronne vous aime.

ANGELIQUE.

Je ne puis avouer ma honte qu'à moi-même.

LA GOUVERNANTE.

Mais vous vous êtes bien confiée à ma foi!

ANGELIQUE.

Vous n'êtes pas un tiers entre mon cœur & moi.
N'est-il que ce moyen? Si je vous intéresse,
Ma bonne, sauvez-moi l'aveu de ma foiblesse.

LA GOUVERNANTE.

Hâtez-vous d'employer des motifs si pressans;
Les remedes tardifs sont toujours impuissans.

ANGELIQUE.

Disposez d'un aveu que je vous abandonne,
Chargez-vous en vous-même auprès de la Baronne.

LA GOUVERNANTE.

Vous me le permettez!

ANGELIQUE.

Oui, je vous le permets.

LA GOUVERNANTE.

Vous me désavoûrez?

ANGELIQUE.

Non, je vous le promets.

LA GOUVERNANTE.

J'y vais donc.

ANGELIQUE.

Attendez.... Partez, volez, ma Bonne;
Je pourrois révoquer l'ordre que je vous donne.

LA GOUVERNANTE.

J'obéis.

ANGELIQUE.

Ecoutez, c'est à condition,
Si l'on daigne accepter ma proposition,
Que vous viendrez aussi, que nous vivrons ensemble;
Je me soumets à tout, pourvu qu'on nous rassemble;
N'y consentez-vous pas?

LA GOUVERNANTE.

Oui, c'est bien mon dessein.

ANGELIQUE.

Ah! je pourrai du moins soupirer dans son sein,
Car je ne compte pas guérir de ma foiblesse. (*Elle sort.*)

SCENE III.

JULIETTE, UN VALET, ANGELIQUE.

JULIETTE, *au valet.*

VIENS quand je tousserai.

LE VALET.

Comptez sur mon adresse.

SCENE IV.

JULIETTE, ANGELIQUE.

JULIETTE.

POURROIT-ON vous parler ?

ANGELIQUE.

Tu lui diras que non.

JULIETTE

C'est moi qui vous demande audience en mon nom.

ANGELIQUE.

Qui toi ?

JULIETTE.

Moi-même.

ANGELIQUE.

Hé bien, je ne veux plus t'entendre.

JULIETTE.

Et par quelle raison ?

ANGELIQUE.

Je n'en ai plus à rendre.

JULIETTE.

On vous l'a défendu ?

ANGELIQUE.

Je n'obéis qu'à moi.

JULIETTE.

Depuis assez long-temps, parlons de bonne foi,
Votre Bonne jalouse, envieuse, inquiéte,
Cherche à me supplanter, sa victoire est complette;
Votre humeur trop facile a comblé son désir :
N'agissez, ne pensez que sous son bon plaisir,
Ayez pour tout instinct celui qu'elle vous prête,
Soyez comme un enfant qu'on mene à la baguette.

ANGELIQUE.

De grace, finissons : je ne vois que trop bien
Quel est le but secret de ce bel entretien.

JULIETTE.

Vous pourriez vous tromper.

ANGELIQUE.

Va : je sais qui t'envoie.

JULIETTE.

Ne vous en faites pas une si grande joie.

ANGELIQUE.

Quoi ! tu me soutiendras ?

JULIETTE.

Moi ! je ne soutiens rien.

ANGELIQUE.

Tu ne viens pas exprès pour trouver le moyen
D'apaiser, s'il se peut, une amante outragée !

JULIETTE.

Ce seroit volontiers s'il m'en avoit chargée :
Et d'ailleurs (ce n'est pas que je parle pour lui.)
Mais enfin croyez vous les hommes d'aujourd'hui
D'humeur à nous passer tous nos petits caprices,
A faire tous les jours les plus grands sacrifices,
A braver, à souffrir les mépris, les rebuts,
A demeurer constans lorsque l'on n'en veut plus,
A revenir à nous si-tôt qu'on les rappelle !
Non, l'art d'aimer a pris une forme nouvelle ;
C'est à nous à présent à remplir en aimant
Tout ce qu'une maîtresse exigeoit d'un amant ;
Encore arrive-t-il qu'on croit nous faire grace.
Nos esclaves ont mis leurs vainqueurs à leur place,
Ils se sont emparés de nos droits les plus doux ;
Tout le poids de l'amour est retombé sur nous.

ANGELIQUE.

Que m'importe !

JULIETTE.

Avouez que si, par aventure,
Sainville revenoit, après cette rupture,
Plus tendre que jamais vous rapporter son cœur,
Le vôtre auroit pour lui la derniere rigueur.

ANGELIQUE.

Sans doute.

JULIETTE.

Il fait donc bien de ne pas se commettre ;
Je dis plus, s'il osoit hasarder une lettre
Pleine de désespoir (je suppose le cas,)
Vous la refuseriez ?

ANGELIQUE.

Je n'y toucherois pas.

JULIETTE.

Il se le tient pour dit. (*à part.*) Il est temps que je tousse,
A la derniere épreuve il faut que je la pousse. (*Elle tousse.*)

ANGELIQUE.

Qu'as-tu donc ?

JULIETTE, *à part.*

Est-il sourd ! recommençons encor. (*Elle tousse.*)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, UN VALET.

LE VALET.

N'Avez-vous pas toussé !

JULIETTE, *à part.*

Peste soit du butor.

LE VALET.

J'ai donc mal entendu.

JULIETTE.

Donne.

ANGELIQUE.

Qu'est-ce ?

JULIETTE.

Une lettre,

Que ce drôle a sans doute ordre de me remettre.

SCENE VI.

ANGELIQUE, JULIETTE.

ANGELIQUE.

Ah! la belle finesse!

JULIETTE.

En quoi donc, s'il vous plaît ?

De grace, expliquez-vous.

ANGELIQUE.

Va, je sais ce que c'est.

Il faut pour m'attraper être un peu plus habile:

Ce billet qu'on t'apporte est....

JULIETTE.

De qui ?

ANGELIQUE.

De Sainville.

JULIETTE.

De lui ?

ANGELIQUE.

Je gagerois.

JULIETTE, *en défaisant l'enveloppe de la lettre.*

Il faut voir.

ANGELIQUE.

Que fais tu?

JULIETTE.

Je l'ouvre.

ANGELIQUE.

Je dirai que je ne l'ai pas lu.

JULIETTE, *à part.*

Pour la pousser à bout, changeons un peu le texte,

(*Elle lit haut.*)

Et lisons autrement. » Pourquoi prendre un prétexte ? »

ANGELIQUE.

Arrête, ou je m'en vais.

JULIETTE.

Hé bien, lisons tout bas.

ANGELIQUE.

Lis, puisque tu le veux, mais je n'entendrai pas.

JULIETTE *lit, & Angélique semble s'amuser à autre chose.*

» Lorsque nous avons cru nous aimer l'un & l'autre,
» Nous nous sommes trompés.

ANGELIQUE, *à part.*

Dieux! qu'est-ce que j'entends!

JULIETTE, *continue à lire.*

» Il n'est pas malheureux de rompre en même temps :
» Car mon erreur n'a pas duré plus que la vôtre.
» J'accepte la rupture ; ainsi n'en parlons plus.

ANGELIQUE, *à part.* (*En ramassant l'enveloppe.*)

Est-ce à moi qu'on écrit?.... Regardons le dessus.

JULIETTE.

A qui diantre en veut-on? Quelle est cette aventure?
Pourriez-vous, par hasard, connoître l'écriture?

ANGELIQUE, *animée.*

Elle est de mon perfide.

JULIETTE, *ingénument.*

Ah! vous l'avez bien dit.

ANGELIQUE.

Oui, Juliette, elle en est; c'est à moi qu'il écrit;
Et c'est lui qui m'outrage après m'avoir trahie,
Et qui joint le mépris avec la perfidie.
Poursuis.

JULIETTE.

Restons-en là.

ANGELIQUE.

Quelle étoit mon erreur!
Acheve, j'ai besoin de l'avoir en horreur.

JULIETTE.

Vous l'aimiez donc encore?

ANGELIQUE.

Aimer sans espérance
Est un état cruel. Mais quelle différence!
Haïr est le tourment le plus affreux de tous.
Donne-moi ce billet.

JULIETTE.

(*à part.*) Tenez, contentez-vous.
Avertissons Sainville, il est temps qu'il arrive. (*Elle sort.*)

SCENE VII.

ANGELIQUE, SAINVILLE.

SAINVILLE.

Cedons; l'impatience où je suis est trop vive.

ANGELIQUE.

Fuyons; sans doute il vient jouir de son forfait.

SAINVILLE.

Vous me fuyez?

ANGELIQUE, *en lui jetant le billet.*

Tenez, voilà votre billet.

SAINVILLE.

A-t-il pu vous déplaire ?

ANGELIQUE.

Autre insulte mortelle.

SAINVILLE.

C'est de mes sentimens l'expression fidelle.

ANGELIQUE, *à part.*

De peur que je n'en doute encore, il en convient.

SAINVILLE.

Je viens vous assurer de tout ce qu'il contient.

ANGELIQUE.

C'en est trop.

SAINVILLE.

Quel courroux !

ANGELIQUE.

Auriez-vous bien l'audace,
Auriez-vous la fureur de m'insulter en face ?

SAINVILLE.

Quel est donc mon forfait ?

ANGELIQUE.

Feignez de l'ignorer.

SAINVILLE.

D'un éclaircissement pourriez-vous m'honorer ?

ANGELIQUE.

Perfide ! on n'en doit point à ceux qui nous outragent.

SAINVILLE.

Ah ! je ne vois que trop quels motifs vous engagent
A m'accabler encor d'un si cruel refus.
Hélas ! tout ce qui vient de ce qu'on n'aime plus,
Dégénere en offense, & se tourne en injure.

ANGELIQUE.

Cessez de m'arrêter.

SAINVILLE.

Je ne puis, non, parjure ;
La révolte devient permise au désespoir :
Vous me rendrez raison d'un procédé si noir.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, JULIETTE.

JULIETTE, *en riant.*

EH ! je vous cherche.

SAINVILLE.

Parle : est-ce là cette lettre
Qu'à l'instant, de ma part, tu viens de lui remettre ?
Tu dois la reconnoître : est-ce elle ?

JULIETTE.

En doutez-vous ?

SAINVILLE.

Hé bien, Mademoiselle en est dans un courroux

Qui ne se conçoit pas ; sa fureur est extrême.

JULIETTE.

Vous pouvez la calmer en la lisant vous même.

ANGELIQUE.

Mais à quoi servira....

JULIETTE.

Je puis avoir mal lu.

ANGELIQUE.

Puisqu'il convient de tout, c'est un soin superflu.

JULIETTE, *à Sainville.*

Ecoutez. Vous, lisez.

SAINVILLE, *lit.*

» Le secours de l'absence
» M'a bien mieux fait sentir le prix de votre cœur.
» Quand je reviens à mon premier vainqueur,
» C'est avec plus d'amour & plus de connoissance.

ANGELIQUE.

Vous lisez faux.

SAINVILLE, *en lui présentant le billet.*

Voyez.

JULIETTE.

N'interrompez donc pas,
Suivez des yeux.

(Angélique regarde, & lit en même temps.)

SAINVILLE.

» Par-tout où j'ai porté mes pas,
» Je n'ai trouvé que vous, dont mon ame asservie,
» Pût faire mon bonheur le reste de ma vie.

ANGELIQUE, *d'un ton courroucé.*

Il a raison.... Juliette ?

JULIETTE.

Hé bien, vous vous aimez.

ANGELIQUE.

Mais, quoi ?

JULIETTE.

Plus que jamais vos cœurs sont enflammés.
Quelle explication faut il que je vous donne.

(En leur prenant la main.)

Eh ! trop heureuse encor l'amante qui pardonne !

ANGELIQUE.

Voilà ce que j'ai craint.... Sainville, il n'est plus temps ;
Je retourne au Couvent.

SAINVILLE.

Dieux ! qu'est-ce que j'entends !
Vous voulez donc ma mort ?

ANGELIQUE, *à part.*

(Haut.) Et sans doute la mienne.
J'ai donné ma parole ; il faut que je la tienne.

SAINVILLE.

L'amour n'avoit-il pas la vôtre auparavant ?

Que

Que voulez-vous aller faire dans un Couvent ?

ANGELIQUE.

On est allé pour moi le demander en grace.

SAINVILLE.

En grace, dites-vous ?

ANGELIQUE.

Voilà ce qui se passe.

J'en attends la réponse : & je vous dirai plus ;
Je tremble.

SAINVILLE.

Et de quoi donc ?

ANGELIQUE.

De n'avoir qu'un refus.

SAINVILLE, *d'un ton ironique.*

Cette grace, en effet, doit vous être fort chere.

ANGELIQUE, *ingénument.*

Entendez mes raisons sans vous mettre en colere.

SAINVILLE.

En pouvez-vous avoir pour me désespérer,
Lorsqu'à tout l'univers je viens vous préférer ?
Quand je mets mon bonheur, ma fortune, ma vie,
A vous faire régner sur mon ame ravie,
A m'assurer le vôtre ; à vous lier à moi
Par le don éternel de ma main, de ma foi ?

ANGELIQUE.

Auriez-vous ce dessein ?

SAINVILLE.

Puis-je en avoir un autre ?

ANGELIQUE.

On l'a craint.

SAINVILLE.

Justes Dieux ! quel soupçon est le vôtre !
Il ne vient point de vous, & je vois en ce jour
L'horreur qu'on a voulu verser sur mon amour,
Et l'effroi qu'on a mis dans le fond de votre ame.
Oui, pendant mon absence, on vous a peint ma flâme
Comme un amusement frivole & criminel,
Qui pourroit vous couvrir d'un opprobre éternel.
Avez-vous pu souffrir qu'on me fît cette injure ?
A-t-on vu dans mon cœur le germe du parjure
Et de la perfidie ? Et vous qui me blessez,
Angélique, est-ce ainsi que vous me connoissez ?

ANGELIQUE, *à Juliette.*

Ma bonne a mal jugé de l'amour de Sainville.

JULIETTE.

Et vous avez été trop prompte & trop facile
A vous déterminer.

SAINVILLE.

Vos beaux yeux sont baissés :
Eh ! du moins regardez ceux que vous offensez.

ANGELIQUE.
Ah, Sainville!
SAINVILLE.
Quoi donc? Qui fait couler vos larmes?
ANGELIQUE.
Vous ne ſavez pas tout.
SAINVILLE.
Quelles ſont ces alarmes?
Quels ſecrets devez-vous cacher à mon amour?
ANGELIQUE, *en s'approchant de lui.*
J'ignore qui ſont ceux à qui je dois le jour.
(*Juliette ſe retire au fond du Théâtre pour faire le guet.*
Vous croyez que je ſuis niece de la Baronne?
SAINVILLE.
Hé bien?
ANGELIQUE.
Il n'en eſt rien, je ne tiens à perſonne.
SAINVILLE.
Ah, grands Dieux! quel ſera mon bonheur de pouvoir
Vous tenir lieu de tout! Couronnez mon eſpoir.
ANGELIQUE.
Quoi! malgré cet aveu?....
SAINVILLE.
Je n'en aurai point d'autre:
Aſſurez à la fois mon bonheur & le vôtre.
ANGELIQUE.
Je pourrois être à vous!
SAINVILLE.
Oui, le plus tendre amant
S'engage, & pour jamais vous en fait le ferment.
Tendez-moi cette main... Mais quel trouble vous preſſe?
ANGELIQUE.
Mais, Sainville, comment retirer ma promeſſe,
SAINVILLE, *en ſe jetant à ſes pieds.*
Nous verrons: cependant cachons bien notre amour;
Diſſimulons tous deux juſques à l'heureux jour...
(*Il lui baiſe la main.*)

SCENE IX.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE, SAINVILLE, ANGELIQUE, JULIETTE.

JULIETTE, *arrivant en courant.*
Levez-vous, & fuyez.
ANGELIQUE.
Que vois-je! c'eſt ma bonne!
SAINVILLE.
Evitons cette femme, & fuyons la Baronne.
(*Tous s'enfuient.*)

SCENE X.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE.

LA BARONNE, *ironiquement.*

Sont-ce là les adieux de ces pauvres enfans ?

LA GOUVERNANTE.

Je suis au désespoir.

LA BARONNE.

Vos soins sont triomphans.

LA GOUVERNANTE.

Ah! Madame.

LA BARONNE.

En voilà l'heureuse réussite:
Ils ont bien opéré, je vous en félicite.

LA GOUVERNANTE, *confuse.*

Ah! daignez me traiter avec moins de rigueur,
Ce que je viens de voir a déchiré mon cœur.

LA BARONNE.

Et croyez-vous encor qu'Angélique ait envie
D'aller dans un Couvent passer toute sa vie?

LA GOUVERNANTE, *d'un ton ferme.*

Ne la consultez point en cette extrêmité,
Madame, il faut user de votre autorité.
Eh! comment voulez-vous qu'une fille à son âge
Puisse de sa raison faire un heureux usage,
Quand la séduction avec tous ses appas,
L'environne, l'obsede, & la suit pas-à-pas?
Arrachez au péril l'innocente victime,
Que son propre penchant entraîne dans l'abyme.

LA BARONNE, *à part.*

Feignons. (*haut.*) Il peut avoir dessein de l'épouser.

LA GOUVERNANTE.

Angélique à ce point ne sauroit s'abuser;
Sa facilité seule emporte la balance.
Sait-elle seulement qu'elle est sans espérance?
Dans l'ivresse où son cœur est plongé sans retour,
Ses yeux ne portent pas plus loin que son amour;
Et son bonheur présent qui n'est qu'une chimere,
Fait que son avenir ne l'embarrasse guere:
Elle ne sait qu'aimer, & ne sait rien prévoir;
Mais enfin, supposé qu'un si fatal espoir
Sur la foi des sermens autorise sa flâme,
Et malgré la raison regne au fond de son ame,
Que de sujets pour vous de crainte & de terreur!
Jusqu'où peut la conduire une semblable erreur?
Je frémis; ôtez-vous cette frayeur mortelle.
Eh! l'amour & l'hymen ne sont pas faits pour elle.

LA BARONNE.

Je le sais comme vous, Sainville est dépendant;

Jamais il n'obtiendroit l'aveu du Président.
Mais sur une terreur qui peut être indiscrete,
L'enterrer toute vive au fond d'une retraite,
C'est une cruauté.

LA GOUVERNANTE,

Qui lui sauve l'honneur.

LA BARONNE.

Leur amour passera. Vous-même en sa faveur
Empruntez un moment des entrailles de mere.
Quoi! vous priveriez-vous d'une fille si chere?
Vous soupirez? parlez.

LA GOUVERNANTE.

J'y résoudrois mon cœur.

LA BARONNE, *à part.*

Fort bien. (*haut.*) Je ne saurois avoir cette rigueur.
Mais je veux lui parler; & si ma remontrance
Est sans succès, j'irai jusques à la défense.

LA GOUVERNANTE

Elle ne servira que d'un attrait de plus.

LA BARONNE.

Veillez-la de plus près encor.

LA GOUVERNANTE.

Soins superflus.

Contre deux cœurs unis que sert la vigilance?

(*Elle se jette à ses pieds.*)

J'embrasse vos genoux.

LA BARONNE, *à part.*

Faisons-nous violence.

LA GOUVERNANTE.

Eloignez Angélique, ôtez-la de ces lieux.
Ah! voulez-vous la voir se perdre sous vos yeux;

LA BARONNE.

C'en est trop; laissez-moi, je vous demande grace;
Tant de vivacité m'importune & me lasse.

LA GOUVERNANTE.

(*En se relevant.*) (*En s'en allant.*)

Eh, puis-je en mettre moins? Allons cacher mes pleurs.
Ah, Ciel! daigne empêcher le plus grand des malheurs.

SCENE XI.

LA BARONNE, *seule.*

Le piége a réussi; ma froideur affectée
A produit les effets dont je m'étois flattée.
Achevons, l'on a dû lui surprendre en secret
Des papiers qui pourront m'instruire tout-à-fait.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, JULIETTE.

JULIETTE.

ALlons, il faut un peu faire tête à l'orage.

ANGELIQUE.

Trop de confusion a glacé mon courage.

JULIETTE.

L'amour est cependant fait pour en inspirer.

ANGELIQUE.

Je ne puis que rougir, me taire, & soupirer.

JULIETTE.

Reprenez vos esprits.

ANGELIQUE.

Non, quoique je me dise;
Je ne puis revenir d'avoir été surprise.

JULIETTE.

Pour un petit malheur faut-il se dérouter ?
La Baronne, entre nous, n'est pas à redouter;
Elle est femme du monde, & n'en fera que rire;
Pour l'autre, au pis aller, il faut la laisser dire.

ANGELIQUE.

C'est elle qui me cause aussi le plus d'effroi.

JULIETTE.

Quelle enfance ! Eh', qui peut, malgré vous, malgré moi,
Vous contraindre à rester ainsi sous sa tutelle ?

ANGELIQUE.

Sa raison, sa vertu.

JULIETTE

Je n'en ai pas moins qu'elle.

ANGELIQUE.

Je ne sai; mais je sens qu'elle ne me dit rien,
Qui véritablement ne soit que pour mon bien;
C'est un fait; mais j'ai beau m'en convaincre moi-même,
Quelle conviction tient contre ce qu'on aime ?
Quand Sainville paroît, tout est évanoui.

JULIETTE.

Cela se doit; il va venir.

ANGELIQUE, *regardant de côté & d'autre.*

Eh, vraiment oui.

JULIETTE.

Arrangez-vous tous deux, tandis que la Baronne
En un grand pourparler.

ANGELIQUE.

C'est à notre sujet.

JULIETTE.

Bon ! bon ! qu'importe. Adieu, je vais faire le guet.

SCENE II.

SAINVILLE, ANGELIQUE.

SAINVILLE.

Nous nous étions promis qu'une ombre salutaire,
De nos feux mutuels couvriroit le mystere :
Cependant vous voyez que tout est découvert.
Vous puis-je à ce sujet parler à cœur ouvert?

ANGELIQUE.

Hélas ! vous le pouvez : je répondrai de même.
Que vois-je dans vos yeux ?

SAINVILLE.

Mon désespoir extrême.

ANGELIQUE.

D'où vient?

SAINVILLE.

Je suis perdu.

ANGELIQUE.

Vous ? quel trouble est le mien !

SAINVILLE.

On pourroit me sauver, mais vous n'en ferez rien.
Vous savez que l'amour nous a fait l'un pour l'autre.

ANGELIQUE.

Eh bien ?

SAINVILLE.

Vous trahirez & son choix & le vôtre,
Les persécutions vous feront succomber :
On travaille au malheur où nous allons tomber.

ANGELIQUE.

De quoi me grondez-vous ? puis-je aimer davantage ?

SAINVILLE.

Je veux autant d'amour avec plus de courage.

ANGELIQUE.

Laissez-moi vous aimer comme je puis aimer.

SAINVILLE.

Non, ce n'est pas assez.

ANGELIQUE.

Qui peut vous alarmer ?

SAINVILLE.

L'instant où je vous parle est le seul qui nous reste.
On va vous accorder cette grace funeste
Que votre complaisance a fait solliciter ;
On saura vous résoudre enfin à l'accepter.
Que dis-je ? on obtiendra de votre obéissance
D'agréer les horreurs d'une éternelle absence.

ANGELIQUE.

A subir cet arrêt je dois me préparer ;
Mais sans nous désunir on peut nous séparer.

SAINVILLE.

Oui, je dois prendre en vous de grandes aſſurances ;
Jamais l'éloignement, le tems, les remontrances
Ne produiront ſur vous leur infaillible effet,
Et vous braverez tout comme vous avez fait.

ANGELIQUE.

Que me reprochez-vous ?

SAINVILLE.

Une épreuve cruelle.

ANGELIQUE.

Eh ! n'avois-je pas lieu de vous croire infidelle ?

SAINVILLE.

Cruelle ! on vous aidoit à vous l'imaginer ;
Mais au fond du déſert où l'on va vous mener,
On ne tardera gueres à vous le faire accroire,
A noircir un abſent par quelque fauſſe hiſtoire
Que l'on aura grand ſoin de circonſtancier ;
Et je n'y ſerai point pour me juſtifier.
Vos feux ne pourront pas ſe nourrir de leurs cendres.

ANGELIQUE.

Ne m'écrirez-vous pas ?

SAINVILLE.

Les lettres les plus tendres
Ne peuvent ſoutenir long-tems un foible cœur ;
Notre ennemie alors uſera de noirceur :
Les unes en ſecret ſeront interceptées ;
Les autres à ſon gré ſeront interprétées.
La perfide ſaura d'un air doux & trompeur,
Vous faſciner les yeux de l'eſprit & du cœur.

ANGELIQUE.

Mais je les lirai ſeule.

SAINVILLE.

Elle les aura vues ;
Vous n'en recevrez point qu'elle ne les ait lues ;
Elle s'en ſervira vous dis-je à mes dépens,
Et les ſupprimera quand il en ſera tems.

ANGELIQUE.

Je vois en frémiſſant quel péril nous menace !
Puis-je le détourner ? que faut-il que je faſſe ?

SAINVILLE, *en tirant un papier.*

Me croire, m'imiter, & m'en ſigner autant,
Voilà ce que l'amour exige en cet inſtant.
(En lui donnant l'écrit.)
De notre ſureté c'eſt-là l'unique gage.

ANGELIQUE, *en prenant le papier.*

Quel eſt donc ce papier ?

SAINVILLE.

Le ferment qui m'engage
A rendre à vos appas un hommage éternel,
Le garant & le ſceau de ce don ſolemnel,

Que vous font à jamais l'amour & l'hymenée,
De ma main, de mon cœur, & de ma destinée...
Quoi donc! vous hésitez à recevoir ma foi,
Et votre main balance à se donner à moi?

ANGELIQUE.

Eh! le puis-je?

SAINVILLE, *animé.*

Comment?

ANGELIQUE, *tremblante.*

Quel courroux vous enflâme!

SAINVILLE.

L'impossibilité n'est qu'au fond de votre ame.
Eh! quel obstacle empêche un nœud si plein d'appas?
Hélas! vous le cherchez, & ne le trouvez pas;
Si vous m'avez dit vrai, vous êtes à vous-même,
Vous dépendez de vous; votre infortune extrême,
Dont je rends grace au sort, vous met en liberté
De choisir qui vous plaît.

ANGELIQUE.

Oui, c'est la vérité.
Je n'ai point de parent, du moins que je connoisse.
Mais quoi! puis-je à mon âge être assez la maîtresse,
Pour que mon seul aveu dispose de ma main?

SAINVILLE.

Non, j'attendois de vous ce refus inhumain.

ANGELIQUE.

Une raison n'est pas un refus.

SAINVILLE, *à part.*

L'inconstante!

ANGELIQUE.

Mais, si je consultois...

SAINVILLE.

Qui, votre Gouvernante!
Et vous consulterez ensuite votre cœur.

ANGELIQUE, *éplorée.*

Tenez, vous me traitez avec trop de rigueur;
Vous me troublez si fort qu'à peine je respire:
Je ne sai déjà plus ce que j'avois à dire.

SAINVILLE.

Si vous daignez sur vous faire un juste retour.

ANGELIQUE.

Eh! je crains ma raison autant que mon amour.

SAINVILLE.

Croyez donc l'un & l'autre. Eh! comment, je vous prie,
M'assurer autrement de vous & de ma vie?
Je ne veux seulement, pour calmer mes frayeurs,
Que le titre d'époux: consentez, ou je meurs...

ANGELIQUE.

Ah, Ciel!

SAINVILLE.

SAINVILLE.

Je regne, ou non, dans le fond de votre ame.
Le temps nous presse ; optez d'accorder à ma flâme
Le titre que le Ciel semble me désigner,
Ou de m'ôter la vie.

ANGELIQUE.

Hé bien, je vais signer :
Mais vous en répondrez.

SAINVILLE.

On a bien de la peine
A vous faire agréer d'éternifer ma chaîne,
A vous faire accepter le plus heureux lien.
Est-ce ainsi qu'on se rend ?

ANGELIQUE.

Vous ne pardonnez rien.

SAINVILLE.

Non, sans doute, à l'amour.

ANGELIQUE, *en lui tendant la main tendrement.*

Ah! quelle tyrannie !

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, JULIETTE, *en courant.*

JULIETTE, *en poussant Angélique.*

Décampez au plus vîte, il nous vient compagnie.

SAINVILLE.

Qui donc ?

JULIETTE.

Le Président.

ANGELIQUE.

Ah ! j'ai le cœur transi.

JULIETTE, *à Angélique, en la tirant de l'autre côté.*

Par où diantre allez-vous ? sauvez-vous par ici.

SCENE IV.

SAINVILLE, JULIETTE.

SAINVILLE, *à Juliette.*

Toi, ne la quitte pas, ton soin m'est nécessaire.

JULIETTE.

Je suis piquée au jeu ; laissez, laissez-moi faire. (*Elle sort.*)

SCENE V.

LE PRESIDENT, SAINVILLE.

LE PRESIDENT.

Bon, nous serons ici plus en particulier :
On voudroit votre avis sur un cas singulier.

SAINVILLE.

Mon pere, vous savez que jamais je ne flatte.

LE PRESIDENT.

C'est par cette raison ; l'affaire est délicate.
Les Conseils les plus vrais sont ici les meilleurs.
Un Juge assez habile, honnête-homme d'ailleurs.
Vous riez ? SAINVILLE.
C'est de voir ce titre imaginaire
Etre si constamment l'épithete ordinaire
Que s'accordent, entr'eux, les hommes indulgens.

LE PRESIDENT.

Ainsi vous ne croyez guere aux honnêtes gens.

SAINVILLE.

Ma foi, ceux que j'ai vu me font douter des autres.

LE PRESIDENT.

Mon fils, quels préjugés étranges sont les vôtres !
Il est des gens de bien.... Je pense, sur ma foi,
Que vous ne jugez pas plus sainement de moi.

SAINVILLE.

Mon pere, en vérité, ce reproche me pique.

LE PRESIDENT.

Vous me croyez du moins un peu trop politique :
Eh ! prenez, ou laissez les hommes tels qu'ils sont :
Tout aussi bien que vous je les connois à fond ;
Mais je suis envers eux, avec moins de rudesse,
Indulgent par lumiere, & non pas par foiblesse :
Mais revenons enfin. Ce Juge en question
Fut chargé d'un procès dont la décision
Devoit, à son rapport, régler la destinée
De gens de qualité, qu'un heureux hymenée
Venoit d'unir. SAINVILLE.
Laissons la noblesse du sang ;
Aux yeux de l'équité tous ont le même rang.
Pesons les droits réels : la plus haute naissance
Ne doit pas faire un grain de plus dans la balance.

LE PRESIDENT.

Oui ; mais tout l'embarras est de bien rencontrer :
Souvent le meilleur droit ne sait pas se montrer ;
Car vous n'ignorez pas qu'il n'est rien que n'emploie
Ce monstre ingénieux à poursuivre sa proie,
Dont le métier cruel, & cependant permis,
Est souvent de corrompre ou d'égarer Thémis.
A ce fléau funeste, à ce mal sans remede,
Ajoutez pour surcroît, que la main qui nous aide,
Peut se laisser surprendre, ou gagner. En effet,
Ne sauroit-on nous faire un infidele extrait ?

SAINVILLE.

Tout Juge qui s'en sert, a tort : c'est mon systeme ;
Jamais il n'est trop bon pour tout voir par lui même ;
Et s'il n'y donne pas tous ses soins, tout son temps,
Cette épargne est un vol qu'il fait à ses cliens ;
Pourquoi se charge-t-il des fortunes publiques ?

LE PRESIDENT.

Vous êtes bien rigide!

SAINVILLE.

Et des plus véridiques.
Je vois ici ce Juge, indigne de pardon,
Comme il le méritoit, dupé par un fripon.

LE PRESIDENT.

Vous l'avez dit; un traître, un ferpent domeftique
Priva la vérité de fa preuve authentique.
Le titre difparut; le bon droit fuccomba;
L'erreur dicta l'arrêt, & le malheur tomba
Sur des infortunés trop pleins de confiance,
Et qui n'avoient, d'ailleurs, aucune expérience.

SAINVILLE.

Mais leur Juge étoit fait pour en favoir plus qu'eux.
Peut-il fe confoler de leur défaftre affreux,
Et d'en avoir été la caufe?

LE PRESIDENT.

Involontaire.

SAINVILLE.

Qu'importe! il a laiffé trahir fon miniftere;
Il avoit un dépôt; à qui l'a-t-il remis?
Si l'excufe avoit lieu, tout deviendroit permis.

LE PRESIDENT.

Le temps & le hafard firent enfin connoître,
Mais trop tard, les excès qu'avoit commis ce traître.
On fut la vérité; le titre n'étoit plus;
Et le Juge accablé de regrets fuperflus,
Fut réduit à verfer des pleurs trop légitimes;
Enfuite l'on apprit que l'une des victimes
Cherchant à réparer les rigueurs de leur fort,
Sous un Ciel étranger avoit trouvé la mort;
Que fa veuve, fans biens, pour élever leur fille,
Unique rejetton d'une illuftre famille,
L'avoit abandonnée auffi-bien que fon nom.

SAINVILLE.

Hé bien! s'il eft ainfi, que me demande-t-on?

LE PRESIDENT.

Ce que doit faire un Juge en ce malheur extrême.

SAINVILLE.

Tout homme qui confulte, eft peu fûr de lui-même:
Et que dire à celui qui ne fe juge pas?

LE PRESIDENT.

Mais vous, qu'auriez-vous fait dans un femblable cas?
Ce Juge le demande.

SAINVILLE.

Il veut que je prononce;
Qu'il tremble! mais à quoi fervira ma réponfe?
Quoi qu'il en foit, enfin, j'aurois déjà rendu
A ces infortunés tout ce qu'ils ont perdu;

C'eſt à quoi je condamne un Juge qui s'abuſe:
Qu'il répare ſes torts, s'il veut qu'on les excuſe;
L'ignorance & l'erreur ſont des crimes pour lui.

LE PRESIDENT.

On prononce aiſément dans la cauſe d'autrui:
Celui dont je vous parle eſt peu riche.

SAINVILLE.

Qu'importe !

LE PRESIDENT.

La reſtitution pourroit être ſi forte....

SAINVILLE.

La ſomme n'y fait rien; l'exacte probité
Ne peut avoir jamais de terme limité.

LE PRESIDENT.

Ainſi vous vous ſeriez exécuté vous-même ?

SAINVILLE.

Aſſurément.

LE PRESIDENT, *en ſouriant.*

Fort bien.

SAINVILLE.

Je vous parois extrême;
Ma façon de penſer, contraire aux mœurs du temps,
N'attirera ſur moi que des ris inſultans.

LE PRESIDENT.

Pardonnez-moi, mon fils.

SAINVILLE.

Que dites-vous, mon pere !

LE PRESIDENT.

J'ai penſé comme vous, j'ai fait plus, & j'eſpere
Que vous y donnerez l'aveu le plus flatteur.
Vous voyez le coupable & le réparateur.

SAINVILLE.

Vous !

LE PRESIDENT.

Moi-même.

SAINVILLE.

Ah ! grands Dieux ! que ma ſource m'eſt chere,
Que je ſuis enchanté de vous avoir pour pere ! (*Il l'embraſſe.*)
Pardonnez ces tranſports à mon cœur éperdu.

LE PRESIDENT.

Si-tôt que je l'ai pu, j'ai fait ce que j'ai dû,
Et je viens d'expier ma mépriſe funeſte;
Il vous en coûtera.

SAINVILLE.

Votre vertu me reſte.

LE PRESIDENT.

Ah ! qu'il m'eſt doux de voir que je revis en vous !
Ah ! pere fortuné !

SAINVILLE.

Vous méritez de tous

La vénération, l'estime la plus haute:
Que vous êtes heureux d'avoir fait une faute,
Qui vous a procuré l'heureuse occasion
De faire une si grande & si bonne action!
(*Juliette paroît, & fait des signes.*)

LE PRESIDENT.

Le Ciel me l'inspira, le Ciel la récompense;
Sachez ce qui m'arrive en cette circonstance.
Un ancien ami, de même rang que nous,
Et qui m'attend chez moi, vient de m'offrir pour vous
Un des meilleurs partis qui soient peut-être en France:
C'est une fille unique, une fortune immense:
Je réponds de ses mœurs, & j'en suis enchanté:
Car c'est-là, selon moi, la premiere beauté.
D'ailleurs, elle est charmante; enfin l'on vous préfere:
Je vous en parle ici de la part de son pere,
Et c'est un mariage à conclure au plutôt.
Vous savez notre état, je vous l'ai dit tantôt;
Ce qui vient d'arriver, comme vous pouvez croire,
Nous dérange beaucoup en nous couvrant de gloire.
J'ai vendu cette terre où vous vous plaisiez tant.

SAINVILLE.

Donnez, engagez tout, j'en serai plus content.

LE PRESIDENT.

Vous paroissez bien froid, quand la fortune même....

SAINVILLE.

Mon pere, pardonnez ma répugnance extrême.

LE PRESIDENT.

L'hymen vous fait-il peur?

SAINVILLE.

Non, j'y vois mille appas;
Cette fille est trop riche, & ne me convient pas.

LE PRESIDENT.

Comment donc?

SAINVILLE.

(*Juliette reparoît encore.*)
Il faudroit lui devoir ma fortune;
C'est une dépendance un peu trop importune.
Les grands biens d'une femme augmentent trop ses droits;
Et par reconnoissance il faut subir ses loix.
Ce bienfait-là devient une dette éternelle,
Dont on ne peut jamais s'acquitter avec elle.
Quoi qu'il en soit, malgré ma situation,
Je ne veux point avoir cette obligation.

LE PRESIDENT.

Bon! est-ce qu'un mari n'est pas toujours le maître?

SAINVILLE.

Je ne veux point d'esclave & je ne veux pas l'être.

LE PRESIDENT.

Votre prudence ici me paroît en défaut.

SAINVILLE.

Une compagne aimable est tout ce qu'il me faut.
J'épouse pour aimer, pour être aimé de même :
Je ne pourrois prétendre à ce bonheur extrême :
Vingt exemples pour un semblent m'en avertir ;
C'est se vendre, en un mot, & non pas s'assortir.

LE PRESIDENT.

Ah! vos réflexions détruiront ce scrupule ;
Car, entre nous, mon fils, il est trop ridicule.
Je vous laisse y penser, & je vais de ce pas
Engager cet hymen. *(Il sort.)*

SAINVILLE.

Qui ne se fera pas.

SCENE VI.

SAINVILLE, JULIETTE.

JULIETTE.

QUe diantre un fils a-t-il tant à dire à son pere !
Votre Angélique est folle, elle me désespere ;
La crainte, l'épouvante, & la timidité
Triomphent pour le coup de la facilité.
Vous ne la tenez plus.

SAINVILLE.

Ah! Ciel! quel coup de foudre !

JULIETTE.

Voyez si vous pouvez vous-même la résoudre ;
Mais ne l'espérez plus.

SAINVILLE.

Je m'en vais la trouver.

JULIETTE.

Elle est dans le jardin qui s'occupe à rêver. *(Sainville sort.)*

SCENE VII.

JULIETTE, *seule.*

ETre fille, & vouloir l'être toute sa vie,
Me paroît, par ma foi, la derniere folie.
Le beau titre à garder ! N'est-il pas bien charmant,
Sur-tout lorsque l'on peut épouser son amant ?

SCENE VIII.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE, JULIETTE.

LA GOUVERNANTE.

OU peut-être Angélique ?

JULIETTE.

Ah! je vous le demande.
L'ai-je à ma garde ? Elle est, ce me semble, assez grande
Pour être sa maîtresse.

LA GOUVERNANTE.

Il faut me l'amener.

JULIETTE, *montrant la Baronne.*

J'obéis à Madame; elle peut ordonner.
Mais vous!

LA BARONNE.

Obéissez quand Madame l'ordonne.

JULIETTE, *regardant la Gouvernante.*

Madame? Ah! par ma foi, l'épithete m'étonne. (*Elle sort.*)

SCENE IX.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE.

LA BARONNE.

Eh bien! ma chere amie.

LA GOUVERNANTE.

Ah! c'est trop m'honorer.

LA BARONNE.

Ce titre vous est dû, je ne puis l'ignorer.
Avouez que c'est vous qu'un procès déplorable
A contrainte à subir un sort si misérable.

LA GOUVERNANTE.

Vous me désespérez.

LA BARONNE.

Eh! Madame, achevez
Cet aveu que j'implore, & que vous me devez.

LA GOUVERNANTE.

Que voulez-vous de plus de ma reconnoissance?

LA BARONNE.

La faveur d'être admise en votre confidence:
Mais je lis dans votre ame une noble fierté;
Un courage au-dessus de toute adversité
Vous fait désavouer votre infortune extrême;
Et vous vous imposez ce déni de vous-même,
Par égard pour le rang où vous avez été,
Par mépris pour le sort qui vous a tout ôté:
Mais ce que vous cachez n'en est pas moins visible;
Vous brillez, malgré vous, d'un éclat trop sensible;
Vous voulez vous couvrir d'une ombre qui vous fuit.
Madame, écartez donc le charme qui vous suit.

LA GOUVERNANTE.

Vous êtes dans l'erreur, le Président s'abuse.

LA BARONNE.

Eh bien! pour vous convaincre, il faut que je m'accuse.

LA GOUVERNANTE.

De quoi?

LA BARONNE.

Votre secret n'en est plus un pour moi:
J'ai surpris des papiers qui sont dignes de foi.

LA GOUVERNANTE.

Ciel!

LA BARONNE.

J'ai vu de mes yeux la preuve la plus claire
D'un fait dont vous voulez soutenir le contraire ;
Vous êtes sûrement la Comtesse d'Arsfleurs.

LA GOUVERNANTE.

Qu'entends-je !

LA BARONNE.

Pardonnez ; pour finir vos malheurs,
Cette conviction m'étoit trop nécessaire.

LA GOUVERNANTE.

Madame, quel usage en avez-vous pu faire ?
Falloit-il me trahir ? Jugez de mon regret,
Et de quelle importance est pour moi mon secret,
Puisque je le cachois à tout ce que j'adore,
A ma fille, en un mot.

LA BARONNE.

Angélique l'ignore ?

LA GOUVERNANTE.

Et jamais de ma part elle n'en saura rien.

LA BARONNE.

Eh quoi ! la pouvez-vous priver d'un si grand bien ?

LA GOUVERNANTE.

Je la sers beaucoup mieux que vous ne pouvez croire.
Eh ! que lui produiroit ma douloureuse histoire ?

LA BARONNE.

Qu'en peut-il arriver, de lui faire savoir
Sa naissance ?

LA GOUVERNANTE.

L'orgueil & l'affreux désespoir.
Non, Madame, laissons à cette infortunée
L'esprit de son état & de sa destinée.
On n'est point malheureux quand on peut ignorer
Tout ce que l'on pourroit avoir à déplorer.
J'ai dit ce qu'il falloit.

LA BARONNE.

Ah ! ma chere Comtesse,
Mes soins n'ont point blessé votre délicatesse,
Croyez que je n'ai fait nul éclat indiscret.
Aucun autre que moi ne sait votre secret ;
J'ai su le ménager avec un soin extrême ;
Le Président qui veut être inconnu lui-même,
Et qui m'en imposoit la plus expresse loi,
A daigné s'en fier aveuglément à moi ;
Content de relever votre illustre famille,
Madame, il ne connoît ni vous, ni votre fille ;
Son bonheur lui suffit ; en effet, il est tel
Qu'il se croit à présent le plus heureux mortel.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, LE PRESIDENT.

LE PRESIDENT.

Madame, prenez part à ma douleur extrême;
Je croyois être heureux, vous l'avez cru vous-même.
Pour moi tout votre zele en vain s'est déployé,
Je suis au désespoir, on m'a tout renvoyé;
Oui, tout m'est revenu.

LA BARONNE.

Ciel! quelle est ma surprise!

LE PRESIDENT.

Il faut qu'absolument vous vous soyez méprise;
Et votre erreur me rend d'autant plus malheureux;
Que j'avois pu me croire au comble de mes vœux.

LA BARONNE, *à la Gouvernante.*

Comment voulez-vous donc que je me justifie?

LA GOUVERNANTE.

Ah! je vois bien qu'il faut que je me sacrifie;
Et que j'avoue enfin un secret échappé.
(*Au Président.*)
C'est vous-même, monsieur, qui vous êtes trompé.

LE PRESIDENT, *à la Baronne.*

Elle est du secret?

LA BARONNE.

Elle sait tout.

LE PRESIDENT.

Qu'entends-je!
Votre indiscrétion me paroît bien étrange!

LA GOUVERNANTE.

Vous me pardonnerez ce que j'ose avancer;
Ce renvoi vous étonne! avez-vous dû penser
Qu'il pût être permis à cette infortunée
De relever ainsi sa triste destinée,
Et de vous dépouiller en cette occasion!
La générosité vous fait illusion.

LE PRESIDENT.

De quel droit, s'il vous plaît, prenez-vous sa querelle!

LA GOUVERNANTE.

Ah! je n'en ai que trop, je puis parler pour elle;
Mettez-vous à sa place, auriez-vous accepté!
Elle a tout refusé, ce n'est point par fierté,
Par dédain, par mépris, elle en est incapable.

LE PRESIDENT.

Mais n'avouez-vous pas que son juge est coupable
D'avoir été surpris?

LA GOUVERNANTE.

Qui peut ne l'être pas?

LE PRESIDENT.

Il compte que l'erreur est un crime en ce cas,

Et qu'il doit l'expier.

LA GOUVERNANTE.

La victime en appelle ;
Il a cru bien juger, il est quitte envers elle.

LE PRESIDENT.

Mais, de son ministere, il s'est mal acquitté.

LA GOUVERNANTE.

Dès qu'il n'est point coupable aux yeux de l'équité,
Il ne peut l'être aux yeux de cette infortunée ;
Vous ne la vaincrez point, elle est déterminée :
N'en parlons plus, elle a subi son jugement,
Le Ciel même a pris soin du dédommagement.

LE PRESIDENT.

Comment !

LA GOUVERNANTE.

En lui donnant la force & le courage
D'accepter, de braver constamment son naufrage,
De voir, d'envisager désormais le passé,
Et tout ce qu'elle fut, comme un songe effacé,
Que l'on ne devroit plus offrir à sa mémoire ;
Dans son abaissement, laissez-lui cette gloire,
C'est tout ce qu'elle veut.

LE PRESIDENT.

Je serois criminel.

LA GOUVERNANTE.

Vous ne lui devez plus qu'un secret éternel. (*Elle sort.*)

SCENE XI.

LE PRÉSIDENT, LA BARONNE.

LE PRÉSIDENT

PArdonnez ma surprise, elle est trop légitime ;
Je n'en saurois douter, voilà donc ma victime.
C'est moi qui suis la sienne... O refus douloureux !
Dieux ! qu'elle m'a rendu confus & malheureux !
Que son abaissement l'éleve & m'humilie !
Ainsi j'aurai creusé le malheur de sa vie ;
Et pour la réparer, mes soins sont sans effet,
Elle veut à jamais me laisser mon forfait.
Eh ! c'est trop se venger, unissons-nous contr'elle,
Je prétends m'acquitter, la dette est trop cruelle !

LA BARONNE

J'admire, entr'elle & vous ces généreux combats.

LE PRÉSIDENT.

Eh ! l'admiration ne la sauvera pas.

LA BARONNE.

Aussi ne veux-je point y borner tout mon zele ;
J'en ressens comme vous une peine mortelle :
S'il est quelque moyen, venez, j'ose espérer
Que le Ciel aura soin de nous le suggérer.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, LA GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE, *à part.*
Elle rêve... Feignons de ne l'avoir pas vue
Lorsque tous deux ont eu leur derniere entrevue.

ANGÉLIQUE, *appercevant la Gouvernante.*
Vous m'avez cherchée ?

LA GOUVERNANTE.
Oui, mon empressement
Vous donne, je le vois, du refroidissement ;
Il m'a dans votre cœur en secret desservie.

ANGELIQUE.
Quand j'ai de l'amitié c'est pour toute ma vie.

LA GOUVERNANTE.
Puis-je vous demander, sans indiscrétion,
S'il vous souvient encor d'une commission
Dont vous m'aviez chargée auprès de la Baronne ?

ANGELIQUE.
Vous me la rappelez... Mais à propos, ma Bonne.

LA GOUVERNANTE.
Quoi ?

ANGELIQUE.
Si vous m'en croyez, sans trop précipiter,
Vous attendrez encor à vous en acquitter.

LA GOUVERNANTE.
Pourquoi ? (*à part.*) Dissimulons.

ANGELIQUE.
C'est qu'il faut que j'y pense.
Mettez-vous à ma place en cette circonstance :
Il s'agit de quitter & d'abandonner tout.

LA GOUVERNANTE.
Le monde vous doit-il inspirer tant de goût ?
Se peut-il qu'à vos yeux il offre assez de charmes
Pour préférer d'y vivre au milieu des alarmes,
Et de l'incertitude où je vois votre sort ;
Lorsqu'à l'abri de tout, tranquille dans le port,
On peut, ainsi que vous, se rendre fortunée,
Faut-il mettre au hasard toute sa destinée ?
On ne doute de rien dans le cours des beaux jours,
On croit que l'avenir y répondra toujours.

ANGELIQUE.
Je m'en flatte ; calmez vos frayeurs indiscretes.

LA GOUVERNANTE.
Vous vous éblouissez dans l'état où vous êtes ;
Et s'il vient à changer, que ferez-vous alors ?

Le néant est caché sous d'aussi beaux dehors;
La Baronne vous aime & j'en suis convaincue ;
Mais d'un moment à l'autre, une mort imprévue
Peut en vous l'enlevant, vous laisser sans espoir.

ANGELIQUE.

Vous mettez tout au pis.

LA GOUVERNANTE.

Je ne fais que prévoir.
Je ne soutiendrois pas cette disgrace affreuse.

ANGELIQUE.

Ne craignez rien pour moi, je serai plus heureuse.

LA GOUVERNANTE.

Vous ne le voulez pas? j'en mourrai de douleurs :
Et ce sera pour vous le moindre des malheurs :
Je sais que la retraite à des yeux de votre âge,
N'offre pas d'elle-même une riante image ;
La jeunesse s'en fait un portrait peu charmant ;
Bientôt l'expérience en décide autrement.
Que ne m'est-il permis de vous citer la mienne !
Mais vous n'y croirez pas, on ne croit que la sienne ;
A tout ce qu'il vous plaît, il faut se conformer,
On ne veut pas vous perdre : Eh ! qui pourroit former
Un projet, un complot si cruel : non vous dis-je,
Un sacrifice entier n'est pas ce qu'on exige :
Bien loin de vous réduire à cette extrêmité,
Consentez seulement pour un tems limité,
D'essayer avec moi d'un séjour plus tranquille,
Jusques au mariage.

ANGELIQUE.

Eh, de qui?

LA GOUVERNANTE.

De Sainville.
Convient-il à vos yeux d'en être les témoins !

ANGELIQUE.

En parle-t-on ?

LA GOUVERNANTE.

Son pere y donne tous ses soins.

ANGELIQUE.

Et quelle est la future ?

LA GOUVERNANTE.

Une riche héritiere ;
C'est de quoi l'on m'a fait la confidence entiere.

ANGELIQUE.

On vous trompe.

LA GOUVERNANTE.

Eh ! pourquoi voulez-vous vous flatt
Quand cet événement va bientôt éclater ?
Je vous ai toujours dit que jamais l'hymenée
N'attacheroit Sainville à votre destinée ;
Et s'il vous l'a juré, c'est le serment trompeur

D'un traître, d'un perfide, & d'un lâche imposteur.

ANGELIQUE.

A votre zele ardent je me livre moi-même;
Mais n'allez pas plus loin, respectez ce que j'aime.

LA GOUVERNANTE.

Vous l'aimez!

ANGELIQUE

Et jamais je n'aurai d'autre amour;
Oui, mon cœur le lui jure à chaque instant du jour:
Je le dois, je remplis un devoir plein de charmes.

LA GOUVERNANTE.

Un devoir! Excusez de trop vives alarmes;
Si j'ai tort, il en faut accuser l'amitié;
Mais enfin, par tendresse autant que par pitié,
Ne me direz-vous rien de plus de ce mystere!
Faut-il que je l'ignore!

ANGELIQUE.

Oui, j'aurois dû me taire.

LA GOUVERNANTE.

Eh! pourquoi me céler vos secrets les plus doux,
A moi qui ne puis être heureuse que par vous,
Que par votre bonheur? Je n'en puis avoir d'autre,
Et vous me le cachez? Quel refus est le vôtre!
Que vous ai-je donc fait pour l'avoir mérité!

ANGELIQUE.

L'état où je vous vois, & la nécessité
De me justifier dans tout ce que j'adore,
Vont vous ouvrir mon cœur.

LA GOUVERNANTE, *à part.*

Quels secrets vont éclore!

ANGELIQUE.

Sainville n'est pas tel que vous l'avez pensé,
Quels regrets vous aurez de l'avoir offensé!
Cet hymen que l'on croit si prêt à se conclure,
Ne se fera jamais, comptez que j'en suis sure...
Sainville est engagé.

LA GOUVERNANTE, *à part.*

Ciel! quel est mon effroi!
(*haut.*) Sainville est engagé, dites-vous?

ANGELIQUE.

Avec moi.

LA GOUVERNANTE

Qui, vous, Angélique?

ANGELIQUE.

Oui, moi-même.

LA GOUVERNANTE.

Est-il possible?

ANGELIQUE.

Un nœud qu'à tous les yeux nous rendons invisible,
Nous enchaîne à jamais au gré de nos soupirs.
Quoi n'étoit-ce pas là l'objet de vos désirs!

Vous doutiez seulement que l'amour de Sainville
Fût un but légitime ? Hé bien, soyez tranquille ;
J'ai sa main & sa foi, ses destins sont le miens

LA GOUVERNANTE.

Eh ! de quels droits ?

ANGELIQUE.

Faut-il d'autres droits que les miens ?
Mon aveu doit suffire à ce que j'imagine :
Ne m'avez-vous pas dit que j'étois orpheline,
Et sans nulle fortune, à la merci du sort ?
S'il est vrai, j'ai donc pu, sans avoir aucun tort,
Ne prendre auparavant les ordres de personne.

LA GOUVERNANTE.

Du moins vous auriez dû consulter la Baronne ;
Peut-être auriez-vous pu me faire cet honneur...
Mais, non, je ne crois point ce prétendu bonheur.

ANGELIQUE.

Vous ne le croyez pas ! il faut donc vous confondre.
(*En tirant la promesse de Sainville.*)
Tenez, voyez, lisez ; qu'aurez-vous à répondre ?
Est-ce là de sa foi le garant immortel ?
Dès que nous le pourrons nous irons à l'autel
Confirmer en secret cette union parfaite...
Vous en serez témoin... êtes-vous satisfaite ?
Sur-tout ne dites rien de ma félicité ;
Gardez bien le secret.

LA GOUVERNANTE.

Cette nécessité
De vous envelopper des ombres du mystere,
Auroit dû vous donner un remords salutaire.
Voyez quel est l'abyme où vous vous enchaînez !
Ces nœuds défectueux, toujours infortunés,
Sont un piége couvert d'une fausse espérance,
Un écueil invisible aux yeux de l'innocence,
Et qu'elle n'aperçoit que lorsqu'il n'est plus tems.
Ah ! pourquoi voulez-vous apprendre à vos dépens ?
Eh ! n'est-on pas assez à plaindre quand on aime ?
Un amant n'est déjà que trop fort par lui-même,
Sans lui fournir encor des titres & des droits,
Dont on a vu l'amour abuser tant de fois.

ANGELIQUE.

Je ne ferai jamais dans ce cas déplorable.

LA GOUVERNANTE.

La sagesse n'est pas toujours inaltérable ;
C'est en vain qu'on se flatte & qu'on croit être sûr
De ne brûler jamais que du feu le plus pur ;
Malgré soi-même, enfin, on manque à sa promesse,
Et l'on cede par force à sa propre foiblesse :
Tout se découvre alors ; un nœud si criminel
Ne laisse en se brisant qu'un opprobre éternel.

ANGELIQUE, *à part.*

Cette femme n'a rien à voir que de funeste.
(*Haut.*) Eh! tranquillisez-vous, je prendrai soin du reste.

LA GOUVERNANTE.

Un si grand intérêt ne sauroit vous toucher;
Je n'ajoute qu'un mot.

ANGELIQUE, *avec dépit.*

Je ne puis l'empêcher.

LA GOUVERNANTE.

Sainville vous est cher!

ANGELIQUE.

Cent fois plus que moi-même.

LA GOUVERNANTE.

Hé bien, vous le perdez.

ANGELIQUE.

Ma surprise est extrême:
Eh! comment?

LA GOUVERNANTE.

Sa fortune est au dessous de lui:
Le plus riche parti se présente aujourd'hui;
S'il rejette pour vous l'hymen qu'on lui propose,
Le Président surpris en cherchera la cause:
Craignez tout d'un courroux justement mérité;
N'en doutez pas, son fils sera déshérité,
Et vous aurez causé son malheur & le vôtre:
Alors vous deviendrez à charge l'un à l'autre.
Vous croyez que l'amour qui vous unit tous deux,
Vous tiendra lieu de tout? Il fuit les malheureux,
Il aime la fortune, & n'est pas plus fidelle;
On ne l'a vu que trop s'envoler avec elle,
Et ne laisser à ceux qu'il avoit enflâmés,
Que l'affreux désespoir de s'être trop aimés...
Vous ne m'écoutez pas?

ANGELIQUE.

Il est vrai; je ne songe
Qu'à ma félicité.

LA GOUVERNANTE.

Mais ce n'est qu'un mensonge;
Enfin vous persistez?

ANGELIQUE.

Oui, sans doute, à jamais.

LA GOUVERNANTE.

Je n'ai donc plus qu'à voir si ces nœuds sont bien faits:
Je n'en sais pas assez touchant cette matiere,
Pour prendre en ce papier une assurance entiere;
Il faut que je consulte.

ANGELIQUE.

Il n'en est pas besoin;
Je ne souffrirai pas que vous preniez ce soin:
La moindre défiance est un manque d'estime,

Sainville, avec raison, pourroit m'en faire un crime:
Je ne veux contre lui, ni garans, ni témoins,
Je ne l'aimerois pas si je l'estimois moins.

LA GOUVERNANTE.

Pour plus de fureté, souffrez que je m'informe;
Je crains que cet écrit ne peche par la forme.

ANGELIQUE.

Eh! que m'importe à moi! mes vœux sont satisfaits:
J'en crois mieux les fermens que Sainville m'a faits
Qu'à tout ce qu'on pourroit vous dire; ainsi, ma Bonne,
Rendez-moi...

LA GOUVERNANTE.

Je ne puis.

ANGELIQUE.

Votre refus m'étonne!

LA GOUVERNANTE.

Laissez-moi le garder, j'ose vous en prier.

ANGELIQUE.

Non vraiment, mais on vient.

SCENE II.

SAINVILLE, ANGELIQUE, LA GOUVERNANTE.

SAINVILLE, *à Angélique.*

Quel est donc ce papier
Qu'elle cache avec soin?

ANGELIQUE.

C'est notre mariage.
Vous allez me gronder.

SAINVILLE.

Quel est donc ce langage?
Qu'avez-vous fait?

ANGELIQUE.

J'ai cru pouvoir m'y confier.

SAINVILLE.

Qu'entends-je?

ANGELIQUE.

J'ai tout dit pour vous justifier.

SAINVILLE.

De quoi donc?

ANGELIQUE.

Elle a tort; il lui plaisoit de croire
Que vos feux offensoient votre honneur & ma gloire;
Que l'hymen ne pouvant jamais les couronner,
Au plus fatal espoir j'osois m'abandonner.
A présent je ne sai quel scrupule l'arrête;
Tenez, demandez-lui ce qu'elle a dans la tête.

LA GOUVERNANTE.

Tout ce qu'on peut penser d'un hymen clandestin.

SAINVILLE.

SAINVILLE.

Pouvons nous autrement fixer notre destin
Que par un nœud secret ? Il étoit nécessaire ;
Mais enfin, je le sais, vous m'êtes trop contraire
Pour ne pas abuser du malheureux secret
Dont elle vous a fait l'aveu trop indiscret.
Vous futes, vous serez toujours mon ennemie ;
Et cependant jamais je ne vous ai haïe.
Je vous détesterois si j'étois criminel :
Connoissez un amour qui doit être éternel ;
Sachez qu'il n'en est pas moins pur pour être extrême ;
J'adore sa vertu, j'en fais mon bien suprême ;
Je n'ai rien qui me soit plus cher que son honneur :
Pourrois-je l'en priver sans perdre mon bonheur,
Sans me déshonorer, sans m'avilir moi même ?
Ce n'est qu'à ses dépens qu'on corrompt ce qu'on aime :
Connoissez mes désirs ; je borne tous mes droits
Au seul titre secret....

LA GOUVERNANTE.

Ignorez-vous lès loix
Et les droits paternels ?

SAINVILLE.

Hélas ! qui les ignore ?
Je les sais comme vous ; mais je connois encore
Un pouvoir au-dessus de leur autorité,
C'est celui de l'honneur & de la probité.
Ne peut-il arriver des temps plus favorables ?
Et les peres sont-ils toujours inexorables ?
Un fils au désespoir en peut tout espérer ;
Mais j'ai fait un serment, rien ne peut l'altérer,
Et c'est entre vos mains que je le renouvelle.

LA GOUVERNANTE.

Je ne le reçois point.

ANGELIQUE.

Eh ! soyez moins cruelle,
Et consentez.... D'abord je vous réponds de lui....

SAINVILLE.

Eh bien ! séparez-nous, même dès aujourd'hui :
C'étoit votre dessein ; loin que je le combatte,
Je vous offre un moyen ; la Baronne vous flatte.

LA GOUVERNANTE.

Comment ? expliquez vous ?

SAINVILLE.

Je sais à ce sujet,
Qu'elle ne compte point remplir votre projet ;
Elle adore Angélique, &, malgré votre zele,
Elle n'a pas dessein de se séparer d'elle.
Puisque vous me craignez, partez dès-à-présent :
J'ai le bien de ma mere, il sera suffisant
Pour vous faire à jamais le sort le plus paisible,

En cas que mon bonheur soit toujours impossible.
Avec elle, en un mot, abandonnez ces lieux,
Je remets à vos soins ce dépôt précieux;
Recevez-le de moi, pour le garder vous-même,
Et pour le rendre un jour à ma tendresse extrême.
(*A Angélique.*)
N'y consentez vous pas jusqu'à des temps plus doux?

ANGELIQUE.

Moi, Sainville? Ah! pourvu que je vive pour vous,
Au milieu des transports d'une si douce attente,
Fût-ce dans un désert, je serai trop contente;
L'espérance tient lieu des biens qu'elle promet.
Oh! ma Bonne y consent.... Votre cœur s'y soumet.

LA GOUVERNANTE.

Vous êtes vous flattés, aveugles que vous êtes,
Que je me prêterois au complot que vous faites?
Voilà donc la vertu que vous me supposez!
C'est un enlevement que vous me proposez.
Pouvez-vous concevoir cette affreuse chimere!
Moi, je vous aiderois à trahir votre pere,
A son sang révolté je servirois d'appui?
La nature y répugne, & me parle pour lui.
Eh! croyez que sa voix ne m'est pas étrangere.

SAINVILLE.

Mais songez qu'Angélique....

LA GOUVERNANTE.

Elle a beau m'être chere,
Je ne porterai point un coup si douloureux
Au mortel le plus digne & le plus généreux.

SAINVILLE.

Je ne veux que du temps pour amener mon pere
A m'accorder enfin cet aveu que j'espere;
Il m'aime, je ne crains qu'un premier mouvement:
Du moins, en attendant l'heureux événement,
Gardez-nous le secret, ayez la complaisance....

LA GOUVERNANTE.

Qui? moi, je garderois un coupable silence!
Je me suis contenue autant que je l'ai pu;
Mais vous ne cessez point d'offenser la vertu,
Vous doutez qu'on en puisse avoir dans la misere,
Il faudra prendre un juge.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LE PRESIDENT.

SAINVILLE, *à part.*

Ah! grands Dieux! c'est mon pere!
Je frémis: elle est femme à lui révéler tout.
(*A la Gouvernante.*)
Madame, gardez-vous de me pousser à bout.

LA GOUVERNANTE.

Je ferai mon devoir.

SAINVILLE.

Qu'eſt-ce qu'elle m'annonce ?

LE PRESIDENT.

Eh bien ! mon fils, je viens chercher votre réponſe
Au ſujet d'un hymen qui flatte mes ſouhaits.

LA GOUVERNANTE.

Elle eſt entre mes mains, & je vous la remets.

LE PRESIDENT.

Quoi donc ?

LA GOUVERNANTE.

Ceci n'a pas beſoin que je l'explique,
Mais, en tout cas, Monſieur, je vous laiſſe Angélique.

SAINVILLE, *à part.*

Tout eſt perdu.

LA GOUVERNANTE, *à Angélique.*

Reſtez, attendez votre ſort. (*Elle s'en va.*)

SAINVILLE, *à Angélique.*

Ce ſera votre arrêt, & celui de ma mort.

SCENE IV.

LE PRESIDENT, SAINVILLE, ANGELIQUE.

LE PRESIDENT.

Dites-moi donc, Sainville, eſt-ce moi qui m'abuſe ?
Qu'ai-je lu ?

SAINVILLE.

Vous voyez ma faute & mon excuſe.

LE PRESIDENT.

Quel eſt donc cet écrit ?

SAINVILLE.

Le ferment ſolennel
Qui m'engage à lui rendre un hommage éternel.

LE PRESIDENT.

Quoi donc ? Etes-vous libre ? Avez-vous pu promettre ?
Et tant qu'il me plaira de ne le pas permettre,
Pouvez-vous acquitter un ſemblable ferment ?

SAINVILLE.

Eh ! regardez, mon pere, un objet ſi charmant.
Voyez ; pouvois-je prendre une chaîne plus belle ?
(*A Angélique.*)
Raſſurez-vous.

LE PRESIDENT.

C'eſt donc avec Mademoiſelle ?

SAINVILLE.

Oui, voilà mon vainqueur.

LE PRESIDENT.

Quel que ſoit votre choix,
Ainſi donc vous croyez être au-deſſus des loix ;
Voilà de votre part un oubli qui me paſſe.

SAINVILLE.

Mon pere, je sais tout, mais je demande grace ;
La forme est contre moi ; mais sans aller plus loin,
Voulez-vous mon bonheur ? Laissez m'en donc le soin.
Eh ! qui peut mieux choisir sa chaîne que soi-même ?
Si vous avez sur moi l'autorité suprême,
Est ce un droit tyrannique, une loi de rigueur ?
Ah ! voulez-vous m'ôter l'usage de mon cœur,
Et des liens du sang me faire des entraves ?
Les enfans sont-ils donc de malheureux esclaves ?

LE PRESIDENT.

Non, mon fils, mais enfin nous en savons plus qu'eux ;
Ce n'est donc que par nous qu'ils peuvent être heureux ;
Et c'étoit là le droit d'un pere qui vous aime.

SAINVILLE.

Eh ! que n'ai-je pas fait pour me vaincre moi-même !
Depuis plus de trois mois, errant jusqu'à ce jour,
J'ai cherché dans le monde à perdre mon amour :
Je me suis répandu pour éteindre ma flâme ;
J'ai moi-même frayé le chemin de mon ame :
Aux plus rares beautés j'ai mendié des fers
Qu'en vain plus d'une fois les plaisirs m'ont offerts.
A ce premier objet d'une flamme si belle,
Le Ciel même a voulu que je fusse fidele.

LE PRESIDENT.

Oui, le Ciel a tout fait. Eh ! quelle illusion !
Je ne vous parle point de la séduction
Qu'on peut vous accuser d'avoir mis en usage ;
Mon fils, j'aurois sur vous un trop grand avantage.

ANGELIQUE.

Ah ! Monsieur, arrêtez ; il a dû me charmer.
Est ce séduction que de se faire aimer ?
Reprochez moi plutôt l'ardeur dont je l'enflâme.
Oui, Monsieur, c'est sur moi que doit tomber le blâme :
On séduit quand on plaît sans l'avoir mérité.

LE PRESIDENT.

Qu'il use contre lui de sa sévérité.
Devroit-il vous laisser ignorer qu'à votre âge,
Se donner sur la foi d'un pareil mariage,
Est un vol que l'on fait à ceux dont on dépend ?
L'amour rend, comme un autre, un sage inconséquent.

ANGELIQUE.

Il ne m'a point ravie à ceux dont je suis née,
Dès ma plus tendre enfance ils m'ont abandonnée ;
Ils savent que je puis disposer de mon sort,
A cet égard encor vous l'accusez à tort.

LE PRESIDENT.

Sans doute. Et je me dois rendre à cette chimere ?

ANGELIQUE.

Pourquoi non ?

LE PRESIDENT.

Une tante a les droits d'une mere.

ANGELIQUE.

Eh ! ne ſavez-vous pas ?

LE PRESIDENT.

Quoi ?

ANGELIQUE.

Qu'elle ne m'eſt rien.

LE PRESIDENT.

La Baronne ?

ANGELIQUE.

Oui, Monſieur, elle me veut du bien ;
Mais....

LE PRESIDENT.

Comment ?

ANGELIQUE.

Je n'en ſuis point du tout héritiere.

SAINVILLE, *à part.*

C'en eſt fait.

LE PRESIDENT, *à part.*

Quel ſoupçon !

SAINVILLE, *à part.*

Ma diſgrace eſt entiere !

LE PRESIDENT, *à Angélique.*

Ce que vous m'apprenez.....

ANGELIQUE.

Doit le juſtifier,
Et vous autoriſer à me ſacrifier.

LE PRESIDENT, *à part.*

Quelle énigme ! (*haut.*) En effet, vous n'êtes point ſa niece ?

ANGELIQUE.

Non, Monſieur, je ne dois ce nom qu'à ſa tendreſſe.

LE PRESIDENT, *rêvant.*

A merveille.

SAINVILLE, *à part.*

Il eſt encor plus irrité.

ANGELIQUE, *à Sainville.*

Ne faut-il pas toujours dire la vérité ?

LE PRESIDENT, *à part.*

Plus j'y ſonge.... Ah ! grands Dieux !

SAINVILLE.

Quel courroux vous enflâme ?
Un rapport enchanteur regne au fond de votre ame.
Quels titres ſont plus doux, quels biens ont plus d'appas !

LE PRESIDENT.

Laiſſez-moi.... Seroit-elle ?.... Allons voir de ce pas
La Baronne.

SAINVILLE, *ſe jetant aux pieds de ſon pere.*

Ah ! mon pere, arrêtez, je vous prie ;
Si vous nous ſéparez, il y va de ma vie.
J'ai tort d'avoir formé ces nœuds ſans votre aveu ;

Mais si dans votre cœur l'excuse n'a plus lieu,
J'irai dans un désert déplorer ce que j'aime,
Et subir les horreurs d'un désespoir extrême.
Puisse le Ciel qui lit dans mon cœur éperdu,
Ajouter à vos jours ceux que j'aurois vécu,
Si vous l'eussiez voulu ! Que faut-il que j'espere ?

LE PRESIDENT.

Eh ! rapportez-vous-en, de grace, à votre pere ;
Croyez que je prendrai le plus sage parti ;
Bientôt de votre sort vous serez averti.
(*A son fils.*) (*A Angélique.*)
Rentrez. Et vous, allez retrouver votre Bonne.
(*A son fils.*) (*Seul.*)
Sortez, vous dis-je. Et nous, allons chez la Baronne
La forcer de céder à mon empressement ;
Il faut que j'en obtienne un éclaircissement.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SAINVILLE, JULIETTE.

JULIETTE.

Je vous dis qu'en un mot cela n'est pas possible,
Ni pour moi, ni pour vous, elle n'est pas visible :
L'accès près d'Angélique est si bien interdit,
Qu'avec tout votre amour, avec tout mon esprit....

SAINVILLE.

Mais comment ?

JULIETTE.

C'est un fait, elle est comme enchaînée:
La porte du jardin vient d'être condamnée,
Car on a bien pensé que vraisemblablement
Vous pourriez en venir à quelque enlevement.

SAINVILLE.

J'aurois eu cette idée ?

JULIETTE.

Enfin, on l'a prévue.

SAINVILLE.

Et que dit Angélique ?

JULIETTE.

Il faudroit l'avoir vue :
Mais il vous est aisé de vous l'imaginer ;
Sans se voir quand on s'aime, on peut se deviner.

SAINVILLE.

Ah ! mon pere, sans doute, acheve la vengeance :
Et la Baronne est-elle aussi d'intelligence ?

JULIETTE.

Je ne sais ; mais souvent au déclin des beaux jours,

Notre sexe prend moins le parti des amours.

SAINVILLE.

Ils me l'enleveront.... Ma perte est résolue ;
Je veux la voir, dussai-je expirer à sa vue. (*Il sort.*)

SCENE II.

JULIETTE, *seule.*

Je commence à douter qu'il soit si doux d'aimer ;
D'abord la seule idée avoit su me charmer ;
Je le croyois le bien le plus grand de la vie.
Ce que j'en vois m'en fait presque passer l'envie.
Quand l'amour tourne à mal, c'est un cruel vainqueur,
Il est vrai ; cependant que faire de son cœur ?

SCENE III.

ANGELIQUE, JULIETTE.

JULIETTE, *à Angélique qui rêve.*

Comment ! Vous voilà seule !

ANGELIQUE, *se promenant.*

Ah ! laisse-moi tranquille.

JULIETTE, *à part.*

Allons tout au plus vîte en avertir Sainville. (*Elle sort.*)

SCENE IV.

ANGELIQUE, LA GOUVERNANTE *achevant de lire une lettre.*

LA GOUVERNANTE.

(*A Angélique.*)

Ah! Ciel! je te rends grace.... Eh ! daignez me parler.

ANGELIQUE.

Non, cruelle.

LA GOUVERNANTE.

Arrêtez. Où voulez-vous aller ?

ANGELIQUE.

Que m'importe à présent, pourvu que je vous fuie ?
Ne vous attendez plus, après m'avoir trahie,
Que je veuille avec vous passer mes tristes jours.
Non, entre vous & moi c'en est fait pour toujours.
Je supporterai tout pourvu qu'on nous sépare.

LA GOUVERNANTE.

Vous prononcez bien vîte un arrêt si barbare.

ANGELIQUE.

C'est qu'il est dans mon cœur.

LA GOUVERNANTE.

Juste Ciel ! quel aveu !

ANGELIQUE.

Non, ce faux désespoir vous avancera peu.

Je ne croirai jamais que vous m'ayez aimée.

LA GOUVERNANTE.

Eh! de quels sentimens suis-je donc animée?

ANGELIQUE.

D'un zele amer toujours trop inconsidéré,
Porté jusqu'à l'excès le plus immodéré,
Et qui vient de m'ôter le bonheur de ma vie.

LA GOUVERNANTE.

Il n'étoit qu'apparent.

ANGELIQUE.

Laissez moi, je vous prie;
Dans toutes vos raisons je ne veux plus entrer.
Quelle fatalité nous a fait rencontrer?
Je rendois graces au Ciel d'un présent si funeste,
Aveugle que j'étois!

LA GOUVERNANTE.

Le Ciel que j'en atteste,
Connoît si je vous aime. Hélas! jusqu'à ce jour
Qu'ai-je fait qui ne serve à prouver mon amour,
A mériter le vôtre?

ANGELIQUE.

Ah! grands Dieux! à quel titre?

LA GOUVERNANTE.

Je pourrois à présent vous en rendre l'arbitre.

ANGELIQUE.

Quel intérêt cruel vous attache si fort?
Pourquoi vous êtes-vous subordonné mon sort?
D'où vous arrogez-vous ce pouvoir tyrannique?

LA GOUVERNANTE.

Eh! non, il ne l'est pas.... Ah! ma chere Angélique!

ANGELIQUE.

Moi?

LA GOUVERNANTE.

Vous; pour un moment laissez couler mes pleurs.

ANGELIQUE.

Ne me voilà-t-il pas sensible à ses douleurs,
Et presque hors d'état de soutenir ses larmes?
Quel est cet ascendant! où prenez-vous vos armes?

LA GOUVERNANTE.

Au fond de votre cœur qui ne peut se trahir,
Et qui ne parviendra jamais à me haïr.

ANGELIQUE.

Je ne vous conçois pas.

LA GOUVERNANTE.

Vous êtes étonnée
De me voir si sensible à votre destinée?
Vous demandez pourquoi, craignez de le savoir.
Par un ménagement que j'ai cru vous devoir,
Je m'étois pour jamais condamnée à me taire;
Vous le voulez, il faut dévoiler ce mystere,

Et vous causer peut-être un éternel regret.
(*à part.*) Que vais-je découvrir?

ANGELIQUE.

Quel est donc ce secret?

LA GOUVERNANTE.

Vous dépendez...

ANGELIQUE.

Comment! De qui puis-je dépendre?
Autant qu'il m'en souvient, vous m'avez fait entendre
Que vous connoissiez ceux à qui je dois le jour.
Ne m'avez-vous pas dit qu'en un autre séjour,
Un généreux trépas m'avoit ravi mon pere,
Que je ne devois plus compter sur une mere,
Qu'en ma plus tendre enfance à peine ai-je pu voir!
Vous a-t-elle en mourant laissé tout son pouvoir?...
Vous la pleurez!

LA GOUVERNANTE.

Le Ciel n'a point fini sa vie.

ANGELIQUE.

Que dites-vous! La mort ne me l'a point ravie!
Achevez donc.

LA GOUVERNANTE.

Je n'ose.

ANGELIQUE.

Elle vit?

LA GOUVERNANTE.

Hélas! oui;
Et c'est pour vous aimer.

ANGELIQUE.

O bonheur inoui!
Je vous pardonne tout. Ah! Ciel, quelle est ma joie!
Ma Bonne, absolumenr il faut que je la voie.

LA GOUVERNANTE.

Cessez.

ANGELIQUE.

Par ces refus cruels, injurieux,
Vous me désespérez... Que vois-je dans vos yeux?

LA GOUVERNANTE.

Lui pardonnerez-vous son état & le vôtre?

ANGELIQUE.

Ah! vous êtes ma mere: oui, je n'en veux point d'autre:
Tout me le dit; cédez, & qu'un aveu si doux
Couronne tous les biens que j'ai reçu de vous.

LA GOUVERNANTE.

Hé bien, vous la voyez. Puisque je vous suis chere,
La nature triomphe, & vous rend votre mere.

ANGELIQUE.

Ah, Ciel! Mais quel remords vient déchirer mon cœur?
(*Elle se jette à ses genoux.*)
C'est vous que j'ai traitée avec tant de rigueur.

LA GOUVERNANTE, *en la relevant.*

Ma fille, oublions tout. Je crains qu'on ne m'entende.
Cachons notre ſecret, je vous le recommande.
M'en croirez-vous ? Laiſſons ici régner la paix.
Vous voyez notre état ; renoncez pour jamais
A l'eſpoir d'un hymen hors de toute apparence.
Que ſacrifiez-vous ? Une folle eſpérance.
Dans le ſein de l'oubli cherchons un ſort plus doux ;
Abandonnons le monde ; il n'eſt pas fait pour nous.

ANGELIQUE.

Je me rends, & je ſens que ce n'eſt que la fuite
Qui pourra garantir mon ame trop ſéduite.
Mais, hélas ! comment fuir ?

LA GOUVERNANTE.

Le Ciel en a pris ſoin.
De la Baronne enfin vous n'avez plus beſoin.
Un parent éloigné, dont j'étois héritiere,
A depuis quelques jours terminé ſa carriere ;
Je viens de le ſavoir, & que dès-à-préſent
Nous jouiſſons d'un bien qui ſera ſuffiſant
Pour vivre loin du monde en une aiſance honnête.
Partons ſecrétement, que rien ne nous arrête ;
Et pour nous dérober allons tous préparer.

ANGELIQUE.

Quoi ! ſi-tôt, pour jamais il faut s'en ſéparer ?

LA GOUVERNANTE.

Nous ne ſaurions trop-tôt quitter cette demeure.

ANGELIQUE.

Que va-t-il devenir ! Quoi ! partir tout-à-l'heure,
Sans ſe revoir du moins pour la derniere fois !

LA GOUVERNANTE.

Obtenez ce triomphe.

ANGELIQUE, *en ſe jetant dans les bras de ſa mere.*

Il le faut ; je le dois...
Arrachez-moi d'ici ; je me perds ſi je reſte.

SCENE V.

SAINVILLE, ANGELIQUE, LA GOUVERNANTE.

SAINVILLE, *en les arrêtant.*

AH ! Vous me trahiſſez.

LA GOUVERNANTE.

Quel contre-tems funeſte !

SAINVILLE.

Cruelle ! Il eſt donc vrai que vous lui pardonnez ?
A ſes ſéductions vous vous abandonnez !
Elle triomphe encor.

ANGELIQUE, *baiſant la main de ſa mere.*

Arrêtez ! c'eſt ma mere...
Si vous ſaviez combien elle doit m'être chere !

SAINVILLE, *à part.*

Quel obstacle cruel... O sort plein de rigueur !

(*Haut.*)

Madame... Dites-vous... Elle auroit ce bonheur ?

ANGELIQUE.

J'en fais gloire.

SAINVILLE.

Elle doit en faire aussi la sienne.

(*Après avoir rêvé.*)

(*à Angélique.*) (*se jetant aux pieds de la Gouvernante.*)

C'est votre mere !... Hé bien, soyez aussi la mienne.
Eh, Madame, d'où vient cette opposition !
Je ne reconnois point de disproportion ;
La nature & l'amour ne l'ont jamais admise.

LA GOUVERNANTE.

Tant de facilité ne nous est pas permise.
Un inutile espoir vous enivroit tous deux ;
La fortune s'oppose au succès de vos vœux.

SAINVILLE.

Ah ! vous m'allez quitter, votre fuite s'apprête,
Vous méditez ma mort !

LA GOUVERNANTE, *à sa fille.*

Que rien ne nous arrête.

ANGELIQUE, *en s'en allant.*

Nous ne nous verrons plus, recevez mes adieux.

SAINVILLE.

Que dites-vous !

ANGELIQUE.

Lisez le reste dans mes yeux.

SAINVILLE.

Barbares, arrêtez...

SCENE DERNIERE.

SAINVILLE, ANGELIQUE, LA GOUVERNANTE, LE PRESIDENT, LA BARONNE.

SAINVILLE.

AH ! Madame. Ah ! mon pere.
Vous n'avez plus de fils.

LA GOUVERNANTE, *à Angélique.*

Vous voyez ce qu'opere
Votre indiscrétion.

SAINVILLE.

Je n'y survivrai pas.

(*A la Baronne.*)

Ah ! Madame, c'est vous qui voulez mon trépas.

LA BARONNE.

Qui, moi !

SAINVILLE.

Vous permettez qu'Angélique me fuie.

Sa mere me l'arrache, elle emporte ma vie.

LA BARONNE.

Voilà ce que j'ignore.

SAINVILLE.

Arrêtez donc leurs pas;
Mais un pere cruel n'y consentira pas.

LE PRESIDENT.

Qui vous dit que j'exige un si grand sacrifice?
Nos enfans n'ont jamais su nous rendre justice.
(*A la Gouvernante.*)
Madame, épargnons-nous des discours superflus.
Nous nous connoissons tous, ne dissimulons plus;
Ce désaveu cruel n'a rien qui m'en impose.
J'ai voulu réparer les maux dont je suis cause:
Vos refus m'ont porté le poignard dans le sein.
(*En montrant la Baronne.*)
Madame en est témoin. Est-ce votre dessein
Que le pere & le fils périssent l'un par l'autre?
C'en est fait, si mon sang ne s'associe au vôtre.
Ah! daignez nous admettre aux titres les plus doux.

ANGELIQUE.

Ma mere, il y consent.

LE PRESIDENT.

Pourquoi nous fuyez-vous?

LA GOUVERNANTE.

Si nous fuyons, ce n'est que par reconnoissance.

LA BARONNE.

Ah! Comtesse, agréez cette heureuse alliance.

SAINVILLE.

Ciel! qu'entends-je?

LE PRESIDENT.

Souffrez qu'un accord si charmant
Puisse au moins vous servir de dédommagement.

LA GOUVERNANTE.

Mais dois-je consentir qu'il perde sa fortune!

LA BARONNE.

Eh! Madame, calmez cette crainte importune.
En faveur d'un hymen qui comblera mes vœux,
Ils auront tout mon bien, je l'assure à tous deux;
Ils seront mes enfans, ils sont dignes de l'être.

LA GOUVERNANTE, *au Président.*

Monsieur, qu'ils soient heureux, vous en êtes le maître.

SAINVILLE, *en prenant la main d'Angélique.*

Ah! quel bonheur! La vie, au prix de ce bienfait,
Est le moindre présent que vous nous ayez fait.

FIN.